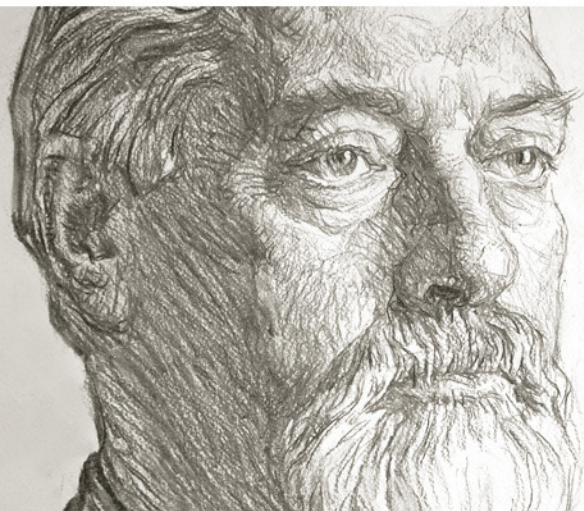


CLAUDE
FARRÈRE

PRÉFACE D'ÉTIENNE DE MONTETY



**LA MER, L'ORIENT,
L'OPIUM**

FUMÉE D'OPIUM
LES CIVILISÉS
L'HOMME QUI ASSASSINA
LA BATAILLE
NUIT TURQUE

Claude Farrère

ARTHAUD

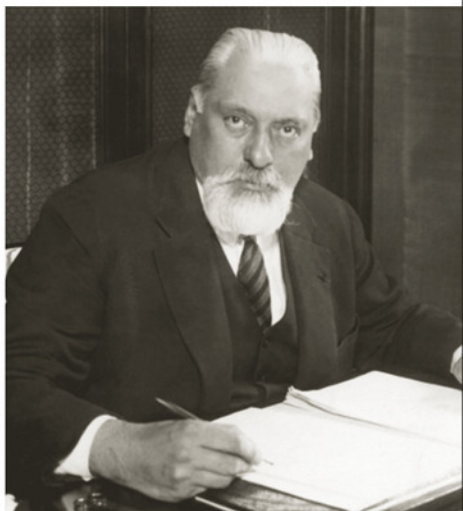
CLAUDE FARRÈRE

LA MER, L'ORIENT, L'OPIUM

Officier de marine, ami et admirateur de Pierre Loti, révélé en 1905 par un prix Goncourt, Claude Farrère est l'auteur d'une œuvre féconde dont chaque ouvrage résonne comme une invitation romanesque au voyage.

De ses escales en Chine, au Japon, en Indochine mais aussi en Turquie, Claude Farrère rapporte souvenirs enivrants, apologie de l'opium, récits exotiques mais aussi condamnation de la déchéance et du vice des colons occidentaux. *Les Civilisés* qui lui valut le prix Goncourt est une charge sans appel contre la politique coloniale de Jules Ferry ; *Fumée d'opium* un récit poétique à la gloire de la « bonne drogue » dont Farrère fit usage toute sa vie ; *La Bataille* évoque les deux versants de l'âme japonaise au début du XX^e siècle, écartelée entre les principes ancestraux de l'honneur et les nécessités du progrès occidental, tandis que *L'homme qui assassina* et *Nuit turque* nous entraînent vers Istanbul, ville chérie entre toutes.

En s'emparant de ses expériences voyageuses pour nourrir son œuvre romanesque, Farrère prit résolument le « parti de l'ailleurs ».



© Keystone-France / Gamma-Rapho

ARTHAUD

La mer, l'Orient, l'opium

Claude Farrère

La mer, l'Orient, l'opium

Préface d'Étienne de Montety

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2018
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-1310-8

PIQUÉ D'ORIENT

En 1905, le prix Goncourt est décerné à Claude Farrère pour *Les Civilisés*. Le roman a paru chez Ollendorff, soutenu par Pierre Louÿs, et aussitôt l'influente Rachilde, qui dirige avec son mari Alfred Valette le *Mercur* de France, s'est enthousiasmée. Quelques mois plus tôt, elle a repéré le jeune écrivain et l'a recommandé à Lucien Descaves, membre du jury. Léon Daudet, Gustave Geffroy se sont entichés à leur tour. Le reste du cénacle a suivi ; pour les uns, l'auteur a un atout, il est jeune, et le testament de Goncourt insiste sur ce point ; pour les autres, il est marin, il sert sur le *Saint-Louis* qui croise quelque part, au large de l'Afrique du Nord – et cet état est la promesse d'une invitation au voyage. Pour la majorité d'entre eux, le roman de ce Farrère est une œuvre forte, et la peinture qui est faite de Saïgon, avec sa description sans concession de la société coloniale, établit une parenté évidente avec le naturalisme. Le jury en néglige Romain Rolland et son *Jean-Christophe*, qui obtiendra le Femina, et se porte sur Claude Farrère.

Son premier livre s'intitulait *Fumée d'opium*, et Pierre Louÿs racontait dans la préface sa découverte de l'auteur : à la faveur d'un concours de nouvelles, autant dire une bouteille jetée à la mer. *Fumée d'opium*, c'est pour Farrère comme les *Nouvelles orientales* de Yourcenar, en moins resserré, en moins sage. Il est alors sous l'emprise du symbolisme. Les fumeries sont « *belle[s] comme un fragment de Grèce antique* », les pipes toutes plus somptueuses les unes que les autres. La « bonne drogue », comme il dit, est célébrée

en un cérémonial méticuleux. Pour l'auteur, elle est un indispensable passeport vers un autre monde ; dans le temps, dans l'espace, une traversée au-delà des apparences. Car elle confère à celui qui fume une conscience plus nette de soi, et des choses, rendant insignifiant ce qui advient.

« L'opium lui enseigne la douceur du repos, la joie des lentes paresseuses alanguies au fond des fumeries, sous le vol léger des rêves qui flottent parmi la fumée noire. L'opium philosophique tempère les rudesses barbares, assouplit les énergies disproportionnées, civilise et raffine les brutalités trop puissantes et trop fécondes. »

Les Civilisés sont publiés un an après *Fumée d'opium*, puis viendra *La Bataille*. À Constantinople ou à Nagasaki, les personnages de Farrère usent de ce même viatique pour s'élever au-dessus du commun.

Qui sont-ils ces « civilisés », mot superbe que Farrère a choisi comme titre de son premier roman ? Que l'on n'imagine pas des parangons du raffinement occidental, des hérauts de la civilisation telle que l'entendait Jules Ferry, avec sa démocratie et ses droits de l'homme, et ses bras séculiers que sont l'armée et la banque. Ceux qui auraient attendu d'un jeune officier de marine une exaltation de la grande mission de la France au-delà des mers en seront pour leurs frais. Au contraire, au cœur d'une Indochine aux couleurs françaises, un petit groupe d'Européens, Mévil, Torral et Fierce, le héros du livre (on trouve déjà ce nom dans une nouvelle de *Fumée d'opium*), tente de vivre selon une nouvelle morale : au-delà du bien et du mal. À l'étroit dans la Troisième République, bien mal représentée à Saïgon par une cohorte de fonctionnaires veules, ils errent de cercles en bars et en fumeries et théorisent. Ils prônent une philosophie où les sentiments n'auraient pas cours. Une sortie d'épicurisme, assorti de nietzschéisme : inutile de s'attacher, encore moins d'exprimer un sentiment – amour, jalousie, remords. Un civilisé, écrit Farrère, *« raffine sa cervelle héréditaire, et jette avec mépris son corps à la débauche »*. Le docteur Mévil va de femme en femme, l'ingénieur Torral s'affiche avec de jeunes boys et théorise : *« Maximum de jouissance pour minimum d'effort. »* Il surnomme la cathédrale de Saïgon *« la maison du dénommé Dieu »*.

L'enseigne Fierce débarque dans ce groupe, jeune et incertain, et se laisse séduire par cette ligne de conduite. *Les Civilisés* – qui s'appelaient *Les Énergés* dans une première version, comprennent : « libérés de leurs nerfs » – racontent sa course aux plaisirs (cercle, opium, jolies femmes), mais aussi ses doutes. La douceur de l'amour n'est pas si déplaisante qu'il faille le dédaigner. L'officier prendra-t-il le parti des « anarchistes élégants » ou y préférera-t-il « le coin du feu » que lui laisse entrevoir Sélysette Sylva ? Le roman tourne autour de ces questions. Il est puissant, bien mené, et à bien des égards, osé.

Dans *La Bataille*, on quitte l'Indochine pour le Japon. Le peintre Jean-François Felze est invité à Nagasaki pour réaliser le portrait d'une grande dame, Mitsouko Yorisaka. Lui aussi tire sur le bambou, en compagnie du sage Tcheou Pé-i, découvrant, comme dans *Fumée d'opium*, la liturgie des différentes pipes, de bois d'aigle, d'écaille, d'argent ciselé, à chacune étant attribuée une vertu primordiale. Du yacht d'une riche Américaine, il découvre la joute opposant dans la haute société nipponne les tenants d'un Japon moderne et européanisé aux représentants des vieilles familles de daimios, tous acharnés à conserver le pays dans sa grandeur originelle. Yorisaka Sadao et Hirata Takamori incarnent ces deux conceptions. Ils combattront côte à côte dans le combat naval qui verra la flotte japonaise affronter l'ennemi russe, laissant, grands seigneurs, le sort des armes les départager.

Claude Farrère fait partie de la petite confrérie des marins écrivains, qui compte en son sein, consultons notre bibliothèque, Melville, Conrad, Monfreid, Giraudeau, Finaz et bien sûr le capitaine de vaisseau Viaud, dit Pierre Loti. Il est issu de l'École navale, promotion 1894. Il s'appelle encore Charles Bargone, et servira comme enseigne de vaisseau sur des bâtiments qui portent des noms de la splendeur française : le *Bayard*, le *Pascal*, le *Descartes*. Est-il heureux sur la mer ? Pas complètement. Livré à ses rêveries durant des jours, le marin écrit. Il se souvient des escales qu'il vient de découvrir, les magnifie. Il s'empare d'un cahier et décrit la beauté des visages et des paysages du Japon ou de la Turquie, leur nature

généreuse, mais aussi leurs femmes, leurs villes, avec leurs avenues, leurs sentes, leurs recoins intrigants.

Il les revit. Ses yeux jouissent des formes et des couleurs, ses oreilles des voix, des bruits de la ville, ses narines des parfums des fleurs, des fruits et des épices. Quant à ses mains, elles se rappellent les peaux douces et sucrées que lui offraient les filles de Karakeuy, des maisons de Cholon ou des auberges de Mogui. Toutes celles que Farrère appellera « les petites alliées », et ses doubles Fierce et Felze, les « *mousmés* ». À l'évocation de leur âge, notre esprit contemporain sursaute. Avec l'éloge assidu de l'opium, le goût des êtres à peine nubiles, des « fillettes bibelots », est une transgression revendiquée par Farrère : « *Elle lui dit son nom : Otaké-San, Mlle Bambou ; il comprit Otaki-San, Mlle Source, et cela la fit rire aux larmes. Elle lui dit aussi son âge, treize ans. Elle craignait qu'il ne la trouvât trop jeune, sachant qu'en Europe, les femmes attendent d'être vieilles pour n'être plus "pures comme le Fousi-San très pur"...* »

Claude Farrère partage avec Loti la caractéristique d'avoir pris, complètement, résolument le parti de l'ailleurs. *Far is beautiful*. Chine, Japon, Indochine, Turquie, ces pays largement étrangers à un lecteur français de la fin du XIX^e siècle, sont célébrés comme un éden, n'étaient les Européens qui y habitent, « *cette plèbe coloniale si méprisable* », dit-il. Son intuition est la suivante : les colonies reçoivent la lie de la société, ceux dont on ne voudrait pas à Yvetot ou à Montluçon, et à qui l'administration offre, outre-mer, des situations sans rapport avec leurs qualités. Reprenons *Les Civilisés* : avec ses personnages médiocres, corrompus, cyniques, et ses femmes neurasthéniques ou futiles, le tableau de la France coloniale sous le gouverneur général Paul Doumer n'est guère flatteur. Et *Fumée d'opium* : « *Il y a là des officiers, des fonctionnaires, un magistrat, le résumé parfait de l'Occident envahisseur, l'essence même de l'Europe, acharnée à meurtrir, sous sa barbarie affairée et grossière, la sagesse indolente et subtile de l'Orient vaincu.* »

Les quartiers occidentaux d'Istanbul, Pera, Galata, fréquentés par le héros de *L'homme qui assassina*, mais aussi les mœurs nouvelles adoptées par ces Japonais dont l'intérieur n'a plus rien de nippon, meublé de bergères, de tapis et d'un piano, et dont les épouses sont

habillées par Doucet, sont l'illustration de la vision que Farrère a des pays qu'il visite : « *Tout y singe l'Occident* », « *petits snobismes, petits potins, petites pruderies, petites lâchetés, petits cocuages et petits profits* » ; ce que l'écrivain résume d'un mot terrible : « *le christianisme pouilleux de l'Orient* ». Le colonial ne voyage pas dira-t-il, « *il transpose* ». D'où sa tentation, qui fut aussi celle de Loti, de dédaigner les Européens pour plonger dans la société locale. Avec ferveur mais non sans naïveté : « *Je me sens mieux frère des Asiatiques qui fument dans Fou-Tcheou-Road que des Français inférieurs qui végètent à Paris où je suis né* », dit un personnage de *Fumée d'opium*.

La mer, l'Orient, l'opium, dès ses premiers livres, une aura flatteuse et frissonnante a enveloppé Claude Farrère. Paris s'est aussitôt interrogé : qui est ce mystérieux écrivain qui arrive porteur de philtres aux pouvoirs mystérieux ? Tout ceci semblait d'excellent augure pour une belle carrière littéraire.

L'écrivain a surgi à l'orée du xx^e siècle, amené au monde des lettres par Pierre Louÿs, l'auteur d'*Aphrodite* et des *Chansons de Bilitis*. Ses amis s'appellent Auguste Gilbert de Voisins, Edmond Jaloux et Victor Segalen, médecin de marine et déjà poète. Ils ont le même âge, adulent la littérature et rêvent de se faire un nom dans la république des lettres.

En 1901, Bargone participe donc à un concours de nouvelles organisé par le *Journal*, quotidien dirigé par José Maria de Heredia. On le sait aujourd'hui, fréquenter Heredia, c'est fréquenter la famille Heredia, ses filles, ses gendres, tous femmes et hommes de lettres : Henri de Régnier, Marie de Heredia dite Gérard d'Houville, et Pierre Louÿs. Ce dernier choisit un manuscrit, entre des centaines d'autres ; il est aussitôt saisi, dira-t-il, par « *l'étrange imagination de l'auteur, l'art du récit, la souplesse du style, l'habileté de la composition* ». Lui viennent des comparaisons flatteuses, hétéroclites, et un peu écrasantes, Poe, Mérimée, Loti. *Fumée d'opium* remporte le quatrième prix du concours, ce qui lui vaut d'être publié dans le *Journal*. Son voisin de une s'appelle Octave Mirbeau, tout de même. L'enseigne de vaisseau Bargone signe sa nouvelle du nom de Pierre Toulven, pseudonyme forgé à partir d'un village de *Pêcheur d'Islande* (déjà

Loti). Sous ce nom, il a déjà commis dans la presse lyonnaise quelques articles qui portaient sur les questions maritimes. Mais Toulven va disparaître. La légende prétendra que c'est Marie de Régnier qui a trouvé le nouveau nom de plume de Bargone, Farrère. Une bonne fée s'est penchée sur l'écrivain nouveau-né.

Quatre ans plus tard, il décroche le prix Goncourt. Et avec lui, vient le succès. Écrire et naviguer. Ou plutôt : obéir aux muses et à l'amiral. Il faut choisir. Viaud et Loti cohabitèrent sous le même crâne. Pour Bargone-Farrère, l'affaire est moins simple. Son tempérament s'accommode mal des contraintes. Très vite, il troque l'uniforme pour la plume et devient homme de lettres. Il fait confiance à son énergie intérieure. De ses embarquements, il semble avoir rapporté des souvenirs comme s'il avait mille ans. En février 1907, il publie *L'homme qui assassina* et, en décembre de la même année, *Mademoiselle Dax, jeune fille*. Il est lancé, il ne s'arrêtera qu'un demi-siècle plus tard, avec une œuvre placée sous le signe de la profusion, et de la mer : *Lyautey l'Africain* (1922), *Trois histoires d'ailleurs* (1923), *La Nuit en mer* (1928). Il fréquente le salon de Rachilde à qui il doit son succès ; il y croise Léautaud et Colette.

Ses livres ne sont pas sa seule préoccupation. L'amitié le requiert. Il lit *Les Immémoriaux* auxquels travaille son cher Segalen, et le conseille, il le sent si fébrile et si incertain, allant jusqu'à le pousser au Goncourt. Si différents qu'ils soient, leur vie et leur postérité le montrent, les deux amis partagent ce pressentiment d'un monde en cours d'unification où les Européens apportent leur science, leur religion, leurs techniques – et leurs vices... Il a pour son ami la même sollicitude que celle qu'eut Louÿs quelques mois plus tôt à son égard. Segalen n'est pas un ingrat, il lui fournit des ordonnances pour se procurer du *chandoo* : ce que la Régie de l'opium produit et vend à Saïgon, elle l'interdit à Paris, Brest et Toulon.

Si Louÿs et Segalen sont ses amis, Pierre Loti est son mentor. Pour Farrère, il est le pacha, officier de marine comme lui, commandant le *Vautour* où il servira. C'est sous son égide que Farrère écrit ses premiers articles. Dans *La Bataille*, qui se passe pourtant au Japon, un personnage parvient à glisser : « *J'étais encore à Paris pour le Salon de 1903... et j'ai tellement admiré à ce Salon-là votre*

Aziyadé. » A-t-on vu hommage plus appuyé ? Le cadet n'en finira jamais de payer son tribut à son aîné. Il fait sa connaissance à Istanbul, autrement dit il fait la connaissance d'Istanbul à travers Loti, qui exerce son empire sur lui : Farrère adopte ses aversions, ses préventions, ses foucades. Il n'ira pas à Istanbul sans fleurir la tombe de la jeune Turque qu'aima et immortalisa Loti. Tel un personnage des *Désenchantées*, il date ses romans selon l'hégire, plus chic à ses yeux que l'ordinaire calendrier grégorien. Un portrait datant de 1906 nous montre Claude Farrère habillé en Bédouin. On dirait T.-E. Lawrence ou Isabelle Eberhart, un de ces Occidentaux piqués d'Orient. Sous le turban, il est proprement magnifique. Autant que l'était Loti déguisé dans sa maison de Rochefort dont il avait fait un décor pour ses fantasmes.

Tous les deux, le vieil écrivain consacré et le jeune auteur auréolé de ses succès de librairie, prennent fait et cause pour la Sublime Porte contre l'Europe qui voudrait le démembrement d'un Empire ottoman à bout de souffle ; ils inondent la presse d'articles et d'appels en sa faveur. Dans *Gil Blas*, dans *L'Intransigeant*, ils défendent sa politique extérieure, ses dirigeants, jusqu'à ses mœurs. Ils plaident avec ferveur, au risque de ne rien voir : l'archaïsme, le despotisme vermoulu ou moderniste, et les menaces mortelles qui s'accumulent, par exemple au-dessus des Arméniens. La littérature n'aide pas forcément à voir clair en politique.

Qui se souvient de Claude Farrère ? Les succès de librairie, le prix Goncourt, l'Académie française même, où il fut élu en 1935, ne sont pas les garants d'une postérité durable. La faute en revient peut-être à la littérature de son temps, l'une des plus riches que la France ait connue. Le premier livre de Farrère date de 1904, le dernier de 1955. Publier durant ce demi-siècle, c'était se mesurer à Barrès, Proust, Colette, Montherlant, Morand, Valéry, Céline, Yourcenar. Et si l'on donnait dans la littérature de grand large, Malraux, Kessel et Gary. Pourtant, on veut croire que les romans de Farrère, ses vues sur la situation de l'Europe dans le monde, plus fragile qu'on ne le croyait alors, ses intuitions sur l'appauvrissement des cultures corollaire du progrès (on dirait aujourd'hui de la mondialisation), valent mieux que l'oubli, un brin dédaigneux, qui s'est abattu sur lui.

La mer, l'Orient, l'opium

La Turquie, bonne mère, a veillé. Aujourd'hui, Saïgon s'appelle Hô Chi Minh-Ville et Constantinople Istanbul. L'histoire a passé. Mais dans le quartier de Sultanahmet, non loin de la Mosquée bleue et de Sainte-Sophie, Istanbul célèbre dignement le romancier de *Nuit turque*. Théophile Gautier ou Flaubert auraient eu quelque titre à faire valoir, mais c'est lui qui a eu les honneurs de la municipalité : Klodfarer Caddesi, rue Claude-Farrère (non loin de Pyerloti Caddesi qui la rejoint). On pourra toujours prétendre que Farrère a célébré une Turquie imaginaire, rapportée à ses rêves, sans considération de la réalité, négligeant les intérêts des Turcs eux-mêmes, le fait est là : ils ne sont pas nombreux, les écrivains français qui peuvent se vanter d'avoir une rue à leur nom dans une capitale du monde. Y a-t-il une Chateaubriand Street à Londres ? Une Calle Supervielle à Montevideo ? Et où se trouve la rue Camus à Alger ?

Alors empruntons la rue Klodfarer ; elle mène au Bosphore, à Sirkeci : le bord du continent ; et sur un banc près de la gare où s'arrête l'Orient-Express, regardons l'Asie, en face, puis asseyons-nous et lisons-le.

Étienne de Montety

FUMÉE D'OPIUM

Première époque

LES LÉGENDES

La sagesse de l'Empereur

En ce temps-là, l'Empereur jaune, Hoang-Ti, guida son peuple à travers la terre déserte.

Ils étaient une grande multitude, et tout le jour, et tous les jours, ils marchaient obscurément derrière l'Empereur, et se couchaient la nuit sur le sol nu. Ils n'avaient point de dromadaires ni de chevaux, et ils étaient presque sans vêtements. Leur peau luisait blanche et blême, pas encore dorée par la douceur des plaines du Milieu. Seul l'Empereur était déjà jaune. Leurs cheveux noirs s'emmêlaient, ternes et rudes, et il n'y avait presque pas de pensée sous leur front.

On ne sait pas d'où ils venaient.

Les grandes solitudes glaciales les avaient vus. Et ils marchaient vers la forêt terrible, pleine de dragons, de tigres et de génies – la forêt gardienne, couchée sur l'Empire promis comme une chienne sur le bien de son maître.

Chaque soir, quand Hoang-Ti plantait sa tente – la tente en peaux de bêtes cousues, dont les coins se relèvent *comme les angles d'un toit* –, le peuple, les yeux fixés sur l'horizon du sud et sur la tente, voyait distinctement, dans l'avenir profond, des palais, *aux toits pareillement recourbés*, surgir...

Or, un soir, Hoang-Ti planta la tente impériale au bord d'un fleuve très large, qui depuis s'est appelé Jaune – Hoang-Hô. Au-delà, la forêt gardienne dressait ses premiers arbres. Hoang-Ti marcha jusqu'à l'eau rapide, puis longuement, regarda la forêt. De l'est noir

à l'ouest rouge, elle s'étendait, indéfinie, sans brèche. Hoang-Ti l'écoula pleurer par ses feuilles fouettées de vent, siffler par ses dragons anxieux de l'approche des hommes, japper par ses tigres chassés des cavernes aux premières fraîcheurs de la nuit. Le peuple, craintif derrière l'Empereur, flaira dans l'ombre le vol rôdeur des génies silencieusement accourus. Et en face de tant de périls, beaucoup s'épouvantèrent. Hoang-Ti lui-même, insensible certes à la peur des bêtes ou des dieux, trembla peut-être, devant la tâche à faire, au seuil de l'Empire promis qu'il fallait fonder.

Mais quand l'ouest, à son tour, fut noir, et que Hoang-Ti enfin, pénétra sous la tente, rien de son trouble ne se lisait sur sa face fermée.

Au lever de la lune, les hommes qui veillaient amenèrent un Étranger devant l'Empereur. L'Étranger ressemblait à un homme ; mais il avait six bras et son visage était vermillon. Sans parler, il riait d'un rire éternel.

Sous la tente il s'assit. Hoang-Ti, dieu lui-même, devina que l'Étranger était dieu. Et, dans l'espoir d'un message secourable ou d'une alliance mystérieuse, il renvoya ses serviteurs et demeura seul avec l'Hôte. Très longtemps, assis l'un à côté de l'autre dans la chaise double d'ébène incrustée de nacre, ils demeurèrent, se regardant. Le silence nocturne s'appesantissait sur la terre, et les génies de la forêt, aux faces grimaçantes, s'étaient incompréhensiblement enfuis – comme si l'Étranger eût commandé à leurs hordes. Cependant, Hoang-Ti ne discernait aucune chose sur la figure rouge proche de la sienne ; et l'Hôte impénétrable riait toujours.

Au premier chant du coq, l'Étranger se coucha sur le côté gauche, et l'Empereur attentif le vit trois fois souffler bruyamment. Et soudain, d'une manière magique, un bambou poussa, puis un pavot, puis une flamme. L'Étranger brisa le bambou et cueillit le pavot. Par sortilège, le bambou s'orna d'or et de jade, et le nœud s'épanouit en *fourneau*. Les têtes du pavot suintèrent une liqueur pareille à du miel noir. Et ce fut la première *pipe* et le premier *opium*. Le dieu, la pipe serrée contre sa bouche et l'opium balancé au-dessus de la flamme, fuma.

Les légendes

La tente éperdue frémit. L'odeur prodigieuse, que jamais aucun parfum ne saura répéter, s'épanouit en volutes lourdes, rampa sur le sol et monta vers le toit, et parvint à l'Empereur jaune, qui, docile, se coucha sur le côté droit face au fumeur, et prit à son tour la pipe, et fuma.

Dans l'ivresse, Hoang-Ti eut une vision.

À travers le mur flottant de la tente devenue diaphane, transparut la forêt gardienne de l'Empire. Et, comme si les siècles soudain eussent précipité leur course, Hoang-Ti vit tout d'abord le peuple franchir le fleuve, et marcher vers la forêt.

Marche formidable ! Contre le peuple, la forêt lance l'armée de ses dieux et de ses monstres. Les arbres serrent leurs rangs touffus, et se lient ensemble par des lianes solides, qui renaissent à mesure qu'on les a coupées. Les marais s'allongent et s'élargissent, et se peuplent de dragons sanglants dévoreurs d'hommes, et de génies secrets, qui s'attachent mortellement à ceux qui ont affronté leur domaine : ceux-là pâlisent soudain, claquent des dents et tremblent, délirent et divaguent, et bientôt meurent parmi d'horribles visions. D'autres dieux, dragons légers qui volent par les airs, s'éparpillent et planent au-dessus du peuple, et crèvent en pluie funèbre, appesantie éternellement sur la terre. Et les bêtes viennent au secours des divinités. Les serpents venimeux s'embusquent sous les feuilles mortes. Les tigres bondissent et rebondissent, et jamais sans que chacune de leurs griffes n'ait égorgé une victime. Les éléphants plus terribles s'élancent à leur suite, et tracent partout des routes sanglantes, jonchées de corps pantelants et de membres écrasés. Et chaque pas de l'Empereur, et chaque pas du peuple, coûte plus de sang qu'une longue bataille. Quand même, l'Empereur et le peuple avancent, et, *peu à peu, irrésistiblement, fauchent la forêt.*

Il n'y a plus de forêt.

Maintenant, la plaine du Milieu, nue, mais aride, encombrée de steppes, de lacs et de marais, s'étale en tous sens, indéfinie. Et le peuple, au centre de la plaine, regarde l'œuvre accomplie et l'œuvre

à accomplir. Tous ceux qui ont fauché la forêt sont morts, et morts leurs fils et leurs petits-fils. Mais, patiente, la quatrième génération défriche la plaine.

Hoang-Ti aperçoit, au sommet de la plus grande montagne, et gardé par sept avenues de tigres de granit, son tombeau.

La cinquième génération laboure la plaine. Les steppes, une après une, deviennent des champs. Les marais deviennent des rizières. Une verdure nouvelle, docile aux hommes, habille l'Empire. Les tigres traqués fuient parmi les monts blancs de neige. Les éléphants capturés s'attellent, à la charrue. Les dragons aériens sont morts, et leurs fils les nuages ne versent plus qu'une pluie féconde sur la terre. Le peuple, chaque nuit accru, devient innombrable. Et les femmes, dorées par le soleil, à l'image du Fondateur jaune, Hoang-Ti, sont belles.

Puis, voici venir le temps des villes. Au bord des fleuves et des lacs, aux carrefours des canaux et des routes, au fond des baies et des rades, et dans l'ombre tiède des vallées ceintes de monts, les villes naissent. D'abord quelques maisons peureuses, inquiètes des pluies, des vents, de la foudre ; puis des villages plus hardis, des cités orgueilleuses, qui s'ornent de palais et se cuirassent de murailles ; puis des capitales, gigantesques, et qui mirent aux étangs de leurs parcs leurs *yamens* de marbre et leurs pagodes de cèdres. Plus loin que l'horizon circulaire, les toits de porcelaine rayonnent, vers le nord et vers l'est, des toits aux coins retroussés, pareils aux tentes de jadis. Et sous les feuilles de mûriers, dans la riante campagne qui encadre les villes, les vers à soie, dociles, filent l'étoffe brillante que seule, les hommes acceptent pour s'en vêtir.

L'Empereur et le peuple ont vaincu.

Les dieux, adoucis et réconciliés, quittent leurs solitudes hostiles, et s'en viennent habiter les pagodes où leurs statues vont s'ériger, sculptées en or pur.

Au sein de la plus riche des dix-sept provinces, la plus grande des dix-sept capitales s'est assise au bord d'un fleuve. Hoang-Ti la regarde. Elle n'est point l'aïeule ; elle n'est point l'éternelle. D'autres lui succéderont. Mais, maintenant, c'est le temps de sa splendeur ; elle est l'impératrice des villes. Dans sa muraille grise est ceinte une

Les légendes

muraille rouge ; dans sa muraille rouge, une muraille jaune ; et dans celle-ci, un palais violet. C'est là qu'habite l'Empereur.

Hoang-Ti le voit. Il est couché sur une natte, sous un parasol constellé de gemmes. Des serviteurs, prosternés au loin, l'adorent et brûlent devant lui des bâtons d'encens, avec de petites coquilles de papier d'argent.

Il est couché sur une natte. Il tient une pipe. Il fume.

Une félicité souveraine brille dans ses yeux, la félicité même que Hoang-Ti sent briller dans ses yeux à lui. Une paix inexprimable règne dans le sanctuaire impérial, la paix même que Hoang-Ti sent régner maintenant sous la tente, entre le dieu rouge et lui-même.

Et voici que les yeux de Hoang-Ti voient plus loin.

Hors du palais violet, hors des murailles jaune, rouge et grise, la ville entière fume, fume comme l'Empereur. L'opium s'échappe des pipes en larges bouffées, enveloppant tout le peuple de son ivresse sublime. Sous les fronts élargis, la pensée habite, chaque jour magnifiée par la drogue clairvoyante.

Hors de la ville, hors de la province, et jusques aux frontières neigeuses qui limitent l'Empire du Milieu, l'opium se répand sur les cités et sur les campagnes. Et partout, voici venir avec lui la paix, la tolérance, la philosophie. Voici venir la sagesse et le bonheur.

L'Empire est fondé, l'Empire est prospère. Le peuple triomphant jouit sans effort de sa victoire. Et l'opium lui enseigne la douceur du repos, la joie des lentes paresse alanguies au fond des fumeries, sous le vol léger des rêves qui flottent parmi la fumée noire. L'opium philosophique tempère les rudesses barbares, assouplit les énergies disproportionnées, civilise et raffine les brutalités trop puissantes et trop fécondes. Et par lui, le peuple, très vite, va devenir heureux et sage, très heureux, trop sage.

Quand le soleil se leva, Hoang-Ti, pâle et les yeux pareils à des miroirs de bronze, sortit de la tente. Il tenait dans ses mains, la pipe, la lampe et l'opium. Le dieu à face vermillon s'était évanoui dans la nuit fuyante.

Hoang-Ti marcha vers le fleuve, et le peuple, obscurément, marcha derrière l'Empereur.

La mer, l'Orient, l'opium

Hoang-Ti songea qu'il portait dans ses mains la sagesse et le bonheur de tout le peuple. Mais en même temps, il vit la forêt, la forêt à faucher. Il mesura l'abîme dix mille fois profond qui séparait la forêt de l'Empire. Et il regarda le peuple, instrument du labeur inouï.

Le peuple était sauvage, dur et puissant. L'instrument rustique était fort, irrésistible. Affiné, poli, amoindri, sa force créatrice s'évoquait, certes, vite évaporée parmi les volutes de la fumée noire...

Hoang-Ti songea toutes ces pensées, sans que rien s'en écrivît sur son front immobile.

Alors, et tandis que ses pieds entraient déjà dans l'eau du fleuve, il dit : « Plus tard », et il ouvrit ses mains.

La pipe, la lampe et l'opium tombèrent. Le peuple, sans regarder, piétina.

Fai-Tsi-Loung

À Pierre Louÿs.

La jonque dort au centre de la baie glauque, et Hong-Kop, accroupi sur ses nattes, lit le Philosophe. Il n'est pas encore l'heure de fumer.

Alentour, le Fai-Tsi-Loung érige en menhirs ses îles innombrables, toutes pareilles, surgies des eaux calmes comme une armée pétrifiée. Et la brume tonkinoise, lourde de soleil diffus et de pluie très chaude, met son mystère sur le Fai-Tsi-Loung ; un mystère d'Asie, inquiétant et mauvais.

Mais c'est le Fai-Tsi-Loung inextricable et sa brume qui ont fait Hong-Kop libre de la domination méprisée du Hoang-Ti venu du Nord ; libre de continuer sa vie hautaine d'oiseau de proie, perpétuellement abattu sur les jonques peureuses des marchands et des pêcheurs. Hong-Kop est pirate. Sans doute parce que le Philosophe a recommandé à ses disciples de fuir l'avorissant travail, et de n'être ni laboureur, ni tisserand, ni fondeur de bronze, l'esprit et la sagesse s'émoussant au contact renouvelé des mêmes objets et de la même tâche. Peut-être cependant Hong-Kop est-il pirate à cause d'autres raisons inconnues. Car qui peut percer l'âme sereine et dédaigneuse d'un lettré chef d'hommes ?

Il méprise toutes choses, la vie comme la mort. Il confond dans son indifférence ironique ses propres guerriers, enfantinement orgueilleux de leurs défroques éclatantes, et les marchands qu'il détrouse et qu'il massacre, ou qu'il épargne, au seul gré de sa fantaisie. Fantaisie obscure et respectée, car les pirates se souviennent que

Hong-Kop est de race presque divine, et l'admirent pour sa beauté grave et son courage absolu. En outre, l'opium a pénétré son corps et sa tête, perfectionnant tout son être et l'élevant très au-dessus des hommes.

Il lit le Philosophe, accroupi sur ses nattes, à l'arrière de la jonque. La voile de paille de riz se tend à la brise, mais il n'y a pas de brise. Le ciel blafard verse sur la baie sa blancheur torride. Hong-Kop, d'un signe, vient d'appeler les femmes, qui jour et nuit prosternées devant le maître, épient sa volonté ou son désir. Une déploie le parasol de soie jaune au-dessus de la tête pensive. Deux, délicatement, éventent la face indéchiffrable. La quatrième, avec crainte, rajuste la longue chevelure lisse, dont le chignon savant semble de travers. Et les trois dernières, la fumerie prête entre leurs mains, regardent les yeux immobiles. Car souvent Hong-Kop, dont le cœur toujours fut de pierre froide, souhaite cependant d'être aimé pendant qu'il fume.

Pas aujourd'hui. Hong-Kop s'est levé, mince dans sa robe noire agrafée de corail. Une seconde, il aspire l'air lourd de midi. Il regarde les rochers nus et revêches qui veillent sur la jonque tels une cohorte de géants. Puis, satisfait, il se couche. La lampe est auprès, terne sous son verre sali d'opium. La pipe de jade, héritage des rois ancêtres, reçoit sur son fourneau luisant la pilule cuite au-dessus de cette flamme. Et profondément, Hong-Kop aspire la bouffée divine, et ses yeux s'emplissent de pensées extra-humaines, tandis qu'il rejette les volutes par ses narines, et que la fumée noire s'abaisse en brouillard vers l'eau.

*

... Des pensées extra-humaines.

Dans la race d'Hong-Kop, il y a plus de générations de rois que de fleurs rouges sur un buisson d'hibiscus en automne. Des siècles d'oisiveté noble ont éclairci le sang de ses artères et magnifié la moelle de son cerveau.

Et quand l'opium s'est emparé d'Hong-Kop, le futur, le passé et le présent ne sont plus qu'un pour ses yeux dessillés. L'âme des princes de jadis, enfuie des tombeaux mal gardés par les tigres de

Les légendes

granit, vient se mélanger en son âme avec l'âme des princes de plus tard, de ceux qui combattront un jour l'envahisseur blanc venu du couchant. Et suspendu sur la fumée noire qui l'emporte d'âge en âge, plus léger qu'une aile de fantôme, Hong-Kop, étendu sur ses nattes à l'arrière de la jonque, mêle alternativement aux splendeurs de jadis et aux tristesses de plus tard son indifférence hautaine et lucide.

*

Sur l'avant de la jonque, à craintive distance du chef, les pirates mâchent le bétel et jouent au *bakouan*, avec des sapèques d'argent neuves.

*

Le fourneau de jade s'incline au-dessus de la lampe. L'opium bouillonne. D'une seule aspiration lente, Hong-kop attire dans ses poumons toute la fumée.

Maintenant, la dernière parcelle noire est consumée, et le jade redevient net. C'est la troisième pipe.

Hong-Kop vit trois mille ans plus arrière.

Il n'y a plus de jonque. Il n'y a plus d'archipel. Le Fai-Tsi-Loung n'est encore qu'une mer sablonneuse, indéfinie. Au-delà de l'horizon, le Tonkin étale ses marécages incultes où naîtront les rizières.

Le Roi Dragon, Hai-Loung-Wang, le Serpent de mer long comme trente pythons, flotte nonchalamment. Il dort en attendant son heure, l'heure de remonter vers les eaux froides de la Chine où son apparition prévue annonce aux peuples, une fois par siècle, l'avènement d'une nouvelle dynastie d'Empereurs. Par instants, sa tête ronde se dresse, et les écailles de sa croupe se hérissent en bruissant.

Or, l'Empereur Soleil, Hoang-Ti, promène du haut de sa course, ses yeux d'or sur toute la terre, et le sommeil du Loung irrite son âme bouillante. D'un trait de son arc, il frappe droit parmi les écailles pour réveiller le vassal endormi.

Et le Loung, plein de honte, s'est enfoncé sous la mer, et jusque dans les entrailles du fond tellement que les roches ignées qui gisent au-dessous des sables se sont écartées pour qu'il passe. Mais en ce moment même, l'heure a sonné. Là-bas, au fond du Hou-Pé, l'Empereur vient d'être égorgé à la chasse, et une dynastie va mourir. Impétueux, Hai-Loung-Wang s'élançait et bondit au-dessus des eaux, si vite que les roches entraînées bondissent avec lui, et retombent en pluie de pierres. Un archipel innombrable s'étend maintenant sur la mer tonkinoise. Le Fai-Tsi-Loung est né.

*

Encore de l'opium, encore la larme brune qui s'évapore sur le jade au-dessus de la Lampe. La drogue bienfaisante s'insinue dans les fibres du Fumeur. C'est la sixième pipe.

Hong-Kop vit trois mille ans plus avant.

Le Fai-Tsi-Loung est là, vieux de lèpres vertes accrochées à ses roches trempées de pluie.

Des jonques flottent parmi les îles. Mais d'étranges navires, sales de fumées et de poussières, les chassent et les brisent. Et c'en est fini des nobles heures de piraterie et de sage indolence. Au-delà de l'horizon, les rizières vont changer de maîtres. Autour des villes blanches de chaux et vertes de faïence vernie, les envahisseurs d'Occident resserrent leurs lignes de siège. Et de grands roulements d'un tonnerre nouveau annoncent la chute des citadelles. Morts, les princes vêtus de soie brodée, régnant du fond de leurs palais incrustés de nacre et pleins d'ombre fraîche. Mortes, les heures lettrées des philosophes conseillers des trônes. Mort aussi, qui sait ? le Hai-Loung-Wang, enseveli dans la vase grise...

*

Encore trois longues bouffées qui cette fois parviennent jusqu'aux nerfs du Fumeur, et les font prodigieusement délicats et sensitifs. C'est la neuvième pipe.

Les légendes

Hong-Kop se soulève de la natte et tourne ses yeux vers l'est. L'opium l'avertit d'un danger qui vient, flottant sur les eaux.

*

Une jonque.

Elle sort d'entre les rochers. Ses voiles sont pleines de brise. Pourtant il fait calme, et le reflet des îles ne tremble pas sur l'eau plate.

Elle approche. La coque verte brille comme une coque de jade. Une tente de soie abrite la poupe. De grands étendards éclatants pavoisent les mâts qui semblent d'ivoire.

Les pirates ont interrompu leur bakouan et s'exclament. Certes, c'est une jonque riche, une jonque de marchands opulents ou de grands fonctionnaires lettrés. Peut-être la propre jonque du vice-roi qui gouverne au nom de Hoang-Ti usurpateur.

Hong-Kop silencieusement regarde. Il sait que la jonque de jade n'est rien de tout cela. Il la flaire redoutable, lourde de mort. Mais le Philosophe enseigne que nul n'échappe à son destin, ni le labourer ignare piétinant dans la boue de sa rizière, ni le chef de sang impérial instruit par Kouong-Fou-Tseu lui-même de tous les rites. Et Hong-Kop regarde venir la jonque sans désir et sans effroi. Même, une des femmes s'agenouillant pour lui offrir son grand arc en corne de bœuf, il sourit avec courtoisie et prend l'arc.

La jonque de jade est tout près. Sous la tente, une princesse vêtue de pierreries est assise hiératique. Et à ses pieds, beaucoup de femmes chantent des vers en s'accompagnant d'instruments à cordes. Cela fait une harmonie que Hong-Kop, savant musicien et savant poète, estime aussitôt parfaite. Parfaite aussi la beauté des femmes pareilles à des reines, parfaite la magnificence des robes, la splendeur des nattes et des coussins. Hong-Kop admire.

Les pirates, étonnés, s'interrogent. Quelques-uns vont pour saisir leurs armes et s'arrêtent. D'autres se courbent sur les avirons et demeurent en suspens, l'échine arquée. Le plus grand nombre, irrésolus, regardent le maître immobile et souriant toujours.

La jonque de jade arrive tout droit. Allons, c'est le destin. Dédaigneux, Hong-Kop se lève et bande son arc. La flèche habile s'élançe et cloue la main de la princesse contre l'ivoire de son trône. Un faible cri harmonieux se mêle à la clameur des pirates dressés furieusement derrière leur chef vainqueur.

Mais soudain, la mer jaillit comme sous le fouet d'un géant. Un rempart d'eau épais se lève entre les deux jonques, arrêtant net le combat. Une minute, puis la mer retombe. Et il n'y a plus de jonque de jade. Rien que le Fai-Tsi-Loung et ses roches noyées de brume. Sur l'eau plate, de grandes rides concentriques fuient vers l'horizon circulaire.

*

Le Fai-Tsi-Loung est très grand. Voici beaucoup de saisons que Hong-Kop le parcourt sur sa jonque de proie, sans en connaître les derniers rochers ni les dernières grottes. Et aujourd'hui, des brèches nouvelles, jamais vues, semblent s'ouvrir devant sa route pour se refermer derrière.

C'est hier que Hong-Kop a tiré sa flèche contre la jonque de jade. La brise ne s'est pas levée, l'air est demeuré lourd et suffoquant. Lassé d'attendre, immobile, au centre de la baie brûlante, Hong-Kop a détaché le sampan, et s'en est allé tout seul s'égarer dans le labyrinthe des îles. Il n'a rien emporté que la pipe, la lampe et la provision d'opium de la journée.

Hong-Kop, debout, un pied sur l'étrave, plonge son aviron alternativement à droite et à gauche. Les rochers qu'il frôle le regardent s'enfoncer dans la brume chaude. Alentour, ce ne sont que parois raides et nues, fendues çà et là d'entailles à pic par où glisse le sampan mince. Hong-Kop, pirate-roi du Fai-Tsi-Loung, erre souvent ainsi dans son royaume et les pointes aiguës des promontoires évitent respectueusement de le griffer au passage. Aujourd'hui cependant les pointes semblent s'allonger sournoisement sous la coque fragile, et les cimes qui surplombent au-dessus du brouillard jettent parfois dans le sillage un quartier de leur schiste pesant. Hong-Kop,

Les légendes

obscurément, sent autour de lui tout le Fai-Tsi-Loung, eaux et pierres, hostile et traître.

Il va quand même. À chaque coup d'aviron, son buste mince se plie en avant, puis se rejette en arrière, les reins cambrés comme dans l'amour. La peau mate se fonce légèrement de carmin. Sous la soie de la robe, la chair jeune délicatement musclée transparait. Hong-Kop est très beau. Sa race ancienne est écrite sur chacun de ses membres irréprochables.

*

Les rochers deviennent plus sauvages, l'eau plus glauque et plus opaque. Hong-Kop a cessé de ramer. Couché sur le flanc gauche, la tête dans le coussin de cuir gonflé, il allume la lampe et prend de l'opium au bout de son aiguille. Cependant le sampan dérive doucement entre les rocs. Doucement ? Non, vite. Comme si quelqu'un l'entraînait d'une main forte et invisible. Et sitôt que la première pipe a clarifié l'intelligence du fumeur, Hong-kop s'en aperçoit.

Mais autre chose le préoccupe : il n'y a presque pas d'opium dans le pot de porcelaine ; à peine trois pipées. Les femmes ont oublié de renouveler la provision. Et Hong-Kop irrité délibère s'il en fera tuer une à son retour... La plus laide ?

Au fond du chenal, barrant le passage, une muraille gigantesque se dresse maintenant.

Hong-Kop s'interrompt pour la regarder. Noire, abrupte, sinistre. La cime se perd absolument dans le brouillard. Nulle brèche, nulle fente.

Certes, ce mur est néfaste. Hong-Kop le sait parce qu'il vient d'aspirer la deuxième pipe. Mais le sampan, rapide, fend l'eau comme une nageoire. L'aviron manié d'un bras de fer ne dévierait pas sa course implacable. En vérité, la mer s'abaisse devant lui, et il glisse comme sur une pente. Tout cela, Hong-Kop le voit. Et s'il demeure impassible, c'est que l'opium verse de l'intrépidité dans son âme.

alentour, les rochers rient méchamment. Le règne du pirate-roi est aboli, son royaume en révolte. Devant la trahison du Fai-Tsi-Loung si longtemps fidèle, un moins sage s'indignerait, maudirait, lutterait. Mais lutte vaine et dérisoire. Hong-Kop résigné

froidement, à sa perte qu'il devine, s'élève au-dessus d'elle et la méprise. Et sans s'émouvoir, il cure minutieusement le pot vide avec le bout de l'aiguille et prépare la troisième pipe, la dernière.

Le sampan va se briser contre la muraille de roc. Mais au ras de l'eau, un tunnel s'ouvre. Une voûte basse qui s'enfonce sous la montagne ; et le sampan s'y précipite. À droite et à gauche, entre la colonnade irrégulière des stalactites, d'autres tunnels se devinent, perpendiculaires. Toute la montagne doit n'être qu'un labyrinthe fantastique de cavernes souterraines et sous-marines.

Et les ténèbres se peuplent de choses indicibles. Tout de suite, il fait nuit. La lampe, de sa flamme qui danse, augmente la perception des ténèbres. La voûte, les parois, élargies et resserrées tour à tour, abritent dans chaque trou, dans chaque fente, d'étranges sentinelles pétrifiées. Puis le tunnel s'abaisse et s'étrangle. Maintenant, la voûte frôle de ses mousses humides le visage d'Hong-Kop étendu.

Mais une clarté blafarde vient jaunir la lampe, et le sampan, projeté comme par une fronde, débouche hors du souterrain, à l'air libre. Ici, la montagne enserme de toutes parts un cirque gigantesque, un cratère éteint que la mer a empli. Et cela fait un lac cerné de falaises. Hors de l'eau profonde, les berges sortent verticales et inaccessibles, noires et nues. Très haut seulement elles s'infléchissent, escaladant les cimes par de raides pentes où s'accrochent des buissons maigres. Le cirque est un puits, d'où jamais on ne pourra sortir, pour peu que se referme l'étroite issue souterraine. Toute escalade serait folle : à trois cents pieds au-dessus de l'eau, de grands singes curieux se risquent avec précaution jusqu'aux derniers buissons surplombant la paroi à pic, et d'en bas, ils paraissent plus petits que des rats.

Le sampan s'est arrêté. Hong-Kop, indifférent, approche de la flamme son aiguille où tremble la goutte d'opium. Puis, la goutte cuite et dorée, il la fixe d'une pression preste, sur le fourneau de jade, et s'arrête, la pipe en main comme un sceptre : car la mer s'entrouvre.

*

Le Roi Dragon, Hai-Loung-Wang, long comme trente pythons, dresse hors de la mer sa tête terrible.

Les légendes

Souvent, Hong-Kop l'a vu dans le songe de l'opium. Il est tel : inexprimable.

alentour, l'eau tremble follement. Et toutes les pierres, contractées d'horreur, suintent une sueur froide.

Dans le silence prodigieux, Hong-Kop, distinctement, perçoit la fièvre haletante du Fai-Tsi-Loung épouvanté devant son créateur.

Face à face, le Fumeur et le Dieu.

Les yeux énormes et sanglants plongent dans les yeux noirs que l'opium métallise jusqu'à l'impassibilité absolue. Le Fumeur ne s'est pas soulevé de sa natte. Et c'est le Dieu qui se détourne pour prononcer l'arrêt.

« Tu as blessé de ta flèche ma fille sacrée Yu-Tcheng-Hoa. En paiement, tu agoniseras ici de mort lente, privé de riz, privé d'eau, privé d'opium. »

Hong-Kop fixe dédaigneusement le Loung.

« Il y a longtemps, dit-il, que Kouong-Tseu m'a enseigné que je suis mortel. »

Et la pipe inclinée sur la lampe, il aspire la troisième pipée, la suprême, sans plus parler, ni daigner voir, devant l'issue souterraine, les rocs qui croulent de la falaise et ferment impénétrablement toute retraite.

*

Le soleil s'est couché derrière la montagne. La brume ensanglantée de l'occident s'est ternie. Puis la nuit a tout enveloppé. Et le cirque de mort est devenu très noir.

Le sampan d'Hong-Kop flotte inerte. Hong-Kop ne dort point. Toujours étendu sur sa natte et la tête dans son coussin, il a posé près de lui la pipe vide. D'abord, il n'a pas souffert. Si peu d'opium qu'il ait pris, la bonne drogue a maîtrisé ses nerfs et son sang. Il a pu regarder froidement la mort et la mépriser. Mais quand est venue l'heure de la fumerie du soir, une inquiétude inconnue s'est glissée pour la première fois dans sa poitrine.

Il n'a pas fumé. L'opium manque à son être.

C'est un malaise indistinct, une douleur sourde. Une soif qui étoufferait. La salive de sa bouche est tarie. Une fatigue soudaine courbature ses membres. Et le sommeil refuse de venir.

Cependant le temps coule.

Le mal d'Hong-Kop augmente. Maintenant, la peau fiévreuse se crispe. Une lassitude insupportable pèse sur toute la chair, et la tête lucide commence à se troubler. De grands battements irréguliers secouent les artères. Vers le cerveau le sang se raréfie. Toutes les sèves internes se dessèchent. Plusieurs fonctions essentielles se détraquent et s'arrêtent. La mort germe.

La tête lucide se trouble. D'abord, c'est la philosophie sage qui s'évapore. Puis l'indifférence asiatique et le noble courage dédaigneux. En peu d'heures, Hong-Kop n'est plus très différent du laboureur simple qui piétine la boue de sa rizière.

Puis enfin la raison vacille dans le cerveau vide d'opium. Il y a seize heures que Hong-Kop n'a fumé. Et les génies mauvais de la nuit, enhardis progressivement, descendent alors de la montagne et convergent en ricanant vers le Fumeur désarmé.

À pas clapotants, ils s'approchent. Il n'y a plus de singes sur les pentes désertées. Il n'y a plus d'oiseaux dans l'air gluant de brouillard. Plus de poissons dans l'eau morte. Rien de vivant qui puisse effrayer les génies horribles. Rien que l'homme vaincu qui gît dans sa tombe flottante.

Et les voici qui viennent. Leur rire funèbre fend leurs bouches pavées de dents rouges. Leurs ongles habiles à fouiller les cimetières griffent la nuit. Des yeux blancs, des yeux sans tête, regardent épouvantablement le supplicié. Autour du sampan, une ronde macabre se noue et tournoie, avec des grincements d'ailes écaillées.

Sur sa chair, Hong-Kop, fou, sent d'inexprimables attouchements. Puis la horde hideuse se resserre, toute peur abolie. Des souffles chauds de pourriture se mêlent près de la bouche humaine. Des membranes visqueuses fouettent le visage et l'ensevelissent sous leurs replis. Une mêlée obscène et terrifiante piétine le corps, plus brutale de seconde en seconde. Des cris de chouettes d'un bord à l'autre du

Les légendes

gouffre se répondent, d'autres génies pires qui s'appellent et descendent à la curée...

Mais à l'Orient, une Blancheur glisse soudain du haut de la montagne. Et comme un vol de corbeaux chassés, voilà les fantômes mauvais dissipés, anéantis...

*

L'aube ? Non, l'aube est encore loin sous la mer.

Délivré de l'assaut abominable, Hong-Kop s'agite, baigné de sueur.

Sur la natte souillée par les contacts impurs, le corps froissé luit hors de la robe en loques, et le visage contracté retrouve lentement sa beauté sereine.

Or, la blancheur orientale est descendue jusqu'au lac, et il se fait un grand calme doux et vivant. La brume s'irise plus diaphane, et les rayons de la lune commencent d'argenter les flots. Car il est encore pleine nuit.

Alors, cette clarté blanche ? Elle est là, glissant autour du sampan, plus brillante sous la caresse lunaire. Hong-Kop, confusément, la sent veiller sur sa fièvre moins chaude, et humecter d'une haleine odorante sa bouche âpre et ses veines taries.

C'est comme un rayon détaché de la prime aurore ; un souffle de printemps qui serait lumineux ; quelque chose de très jeune, de très candide et de très tendre, penché miséricordieusement sur l'agonie du condamné. Hong-Kop dont les yeux lourds scrutent la nuit cherche vainement la réalité du doux fantôme : ses nerfs sevrés de la drogue clairvoyante ne savent plus comprendre le monde extrahumain.

Et puis le sommeil, le sommeil tant souhaité, voici qu'il vient, miraculeusement, car un Fumeur privé ne doit s'endormir jamais. Et les paupières s'abaissent sur les pauvres yeux, et le cerveau torturé se détend et s'apaise. Les rêves arrivent, ailés d'or, très différents des spectres grimaçants de tout à l'heure. Sur le sampan, tout près, tout près d'Hong-Kop assoupi, la clarté libératrice se pose comme un papillon. Et alors, ponctuant le silence propice, de très menus bruits

chuchotent, réguliers et nets : des gouttes qui tombent l'une après l'autre dans le pot d'opium vidé.

*

L'aurore. Puis le soleil qui remonte à pas lents dans le ciel vide. Sur le lac emmuré, il n'y a plus rien que le sampan. Et progressivement, dégagée du mystérieux enchantement nocturne, la nature se refait hostile et féroce autour du prisonnier endormi.

Les brûlants rayons blafards frappent rudement Hong-Kop au visage. Hong-Kop s'éveille. Et immédiatement il voit un prodige : le pot d'opium est plein.

Comment cela s'est-il fait ? C'est bien de l'opium. Un opium épais et lisse, pas très noir par exemple : teinté de reflets rouges. On dirait des traces de sang. Mais à l'aiguille les gouttes s'attachent perlées à souhait, et se gonflent comme de l'or en fusion dès qu'on les approche de la flamme. C'est bien de l'opium.

C'est de l'opium merveilleux ! La fumée veloutée s'enfonce radieusement dans la poitrine avide, épanouissant sur son passage de multiples voluptés. En un clin d'œil, tout épuisement, toute angoisse, fondus, évanouis. Une vie neuve commence. Le sang figé redevient fluide. Les moelles desséchées s'humectent et vibrent. Au cœur régénéré affluent largement la force, le sang-froid, l'impassibilité souveraine. Au cerveau, la clairvoyance et la philosophique sagesse.

Immédiatement le Fumeur retrouve et ressaisit sa puissance.

Plus n'importe le roc ennemi qui l'emprisonne. Plus, la mort lente qu'il faudra quand même subir, privé d'eau et privé de riz. L'opium consolant saura l'adoucir et la changer magiquement en une porte resplendissante par où l'homme délivré s'en ira rejoindre les dieux.

Hong-Kop fume. Le soleil monte jusqu'au zénith, puis redescend l'autre versant de sa pente. Hong-Kop fume encore.

Et la nuit, une fois de plus, succède au jour.

*

Les légendes

Cette fois, il n'y a pas d'esprits mauvais sur la montagne. L'opium a chassé toute présence impure. Et d'ailleurs Hong-Kop maintenant, est armé contre les fantômes et ne les redoute pas, plus subtil qu'eux.

Il sait que rien d'hostile n'osera venir. Mais il sait aussi qu'autre chose viendra – l'opium le lui a dit –, autre chose, la Clarté protectrice qui hier l'a sauvé. Et il attend, respectueux, les yeux fixés vers l'orient, d'où elle descendra.

Or voici l'heure. La lune se lève au-dessus des rochers, et, glissant sur le premier rayon comme un rayon plus brillant, la Clarté descend vers le lac. Hong-Kop la regarde et ses yeux éclaircis la reconnaissent. Elle a forme de femme infiniment délicate et belle ! Son pur visage, plus blanc que celui d'aucune créature de Laos ou d'Annam, est encadré délicieusement de cheveux plus fins que la soie dévidée. Ils sont noirs assurément, ces cheveux, comme sont tous les cheveux au monde ; et cependant leurs reflets sous la lune étincellent comme des reflets d'or. Le cou flexible comme une tige s'élève au-dessus d'épaules radieuses, transparentes sous la robe de pierreries moins brillante que la chair qu'elle voile. Et le bras droit, tendu en un geste de paix, saigne d'une blessure encore fraîche. C'est la princesse de la jonque de jade, la fille du roi Dragon, Yu-Tcheng-Hoa l'Exquise.

Elle vient à Hong-Kop, marchant légèrement sur l'eau vassale. Et devant les yeux clairs qui la fixent, elle hésite timidement, elle, la Fleur de jade souveraine. C'est que le fumeur-pirate, captif dédaigneux, est étrangement beau, plus beau qu'un rêve même de fée. Et peut-être n'est-ce qu'une émotion de simple femme, qui retient les pas divins de Yu-Tcheng-Hoa.

Tout de même, elle ose, elle approche. La voici au sampan. Elle pose sur l'étrave son menu soulier de perles. Elle vient plus près, plus près, tout près – Hong-Kop entend le cœur sacré qui bat à grands coups craintifs.

Elle tend toujours, presque implorante, son pauvre bras percé, d'où le sang coule à gouttes menues. Et Hong-Kop alors connaît le miracle : ce sang est de l'opium, et c'est ainsi que le pot vide s'est rempli. La Fleur de jade miséricordieuse a voulu que son bourreau fût abreuvé et nourri de la propre sève de ses veines divines.

Miséricorde très étrange, et l'opium discret refuse d'en dire la cause au fumeur. Hong-Kop s'applique à deviner et ne devine pas. Toute une région du monde occulte lui est fermée, celle-là même où se retranche la pensée mystérieuse de la Fleur. Et ce mystère impénétrable même à l'opium qui ouvre toutes les portes n'est pas ce qui intrigue le moins Hong-Kop. En vérité, cet opium magique, cet opium qui est du sang, n'est pas la drogue sereine qui prodigue indifféremment son don à tous ses fidèles. C'est un opium partial, qui garde souvenance du bras dont il a coulé. Et volontairement, dans la rencontre obscure des deux pensées, il se dérobe pour ne pas armer la pensée d'Hong-Kop contre la pensée d'Yu-Tcheng-Hoa.

Enhardie par l'immobilité respectueuse du captif, enhardie surtout par l'incompréhension qu'elle devine dans ses yeux qui ne voient pas tout, la Fée sourit maintenant. Et ce sourire indicible de grâce trouble imperceptiblement l'âme vierge du pirate-roi.

Ils demeurent en face l'un de l'autre, silencieux. Lui couché sur les nattes, elle debout à ses pieds. Leurs yeux se rencontrent et peu à peu se caressent. La lune complice s'attarde dans le ciel. Des rayons fureteurs jouent dans les plis de soie qui cachent le corps svelte et nerveux du Fumeur, jouent dans les émeraudes qui scintillent sur les hanches laiteuses de la Fleur de Jade.

Par l'opium magique Hong-Kop est ivre. Ses membres ne pèsent plus. Sa tête s'emplit d'une radieuse fantasmagorie d'images et d'idées entremêlées, toutes étincelantes. Et vraiment il est l'égal de l'Immortelle ; cependant dans la plénitude de sa volupté une joie lui semble encore désirable... la joie de la vierge incomparable debout à ses pieds. Mais elle est l'inconnue et l'indéchiffrable. Et toute l'audace de l'opium ne suffit pas à soulever Hong-Kop de ses nattes pour qu'il prenne la main divine, que peut-être on lui tendrait pourtant !

La lune s'incline vers la montagne occidentale. Bientôt, bientôt, l'aube blanchira l'orient, et les enchantements s'envoleront devant le soleil. Hong-Kop, plus clairvoyant à mesure que la Fée sourit davantage, devine que quelque chose d'irréparable est en train de se consommer, qu'une porte sublime est prête à s'ouvrir – qu'il ne sera plus temps tout à l'heure. Mais l'incertitude continue de paralyser

Les légendes

sa décision – quoique de plus en plus le désir le hante d'apposer ses lèvres amoureuses sur le bras blessé d'où l'opium saigne toujours.

Plus qu'une heure. La lune, à regret, s'est effacée derrière la falaise. Hong-Kop enfin se lève et s'agenouille devant Yu-Tcheng-Hoa. Sur le visage lumineux, une angoisse enivrée efface brusquement le tendre sourire, l'angoisse très évidente de l'amoureuse qui attend d'être aimée. Mais la Loi mauvaise qui interdit l'aveu aux lèvres divines, continue d'obscurcir les yeux d'Hong-Kop. Et Hong-Kop ne voit pas. Davantage, il s'inquiète et s'effraie du sourire disparu, et s'arrête, timide parce qu'amoureux aussi, amoureux pour la première fois, amoureux éperdument. Et l'heure suprême passe sans qu'Elle puisse, sans qu'Il ose, s'avouer mutuellement que leurs cœurs ne sont plus qu'un, et ne seront plus qu'un dans l'indéfini des âges à venir. Ils demeurent muets, leurs lèvres si proches que le baiser les rapprocherait à peine. Et l'aube, inexorable, se lève froidement dans le ciel triste.

La Fleur de Jade a soupiré longuement, une buée de larmes endeuillant son pur visage. Mais c'en est fait, il faut subir le destin. Déjà le jour qui naît trouble et pâlit les fantômes. Yu-Tcheng-Hoa s'enfuit sur la mer, plus diaphane de seconde en seconde. Et désespérément, Hong-Kop, qui, maintenant lucide, voudrait lui crier son amour, s'efforce à grands coups d'aviron de la suivre, et fait voler le sampan sur l'eau qui écume.

Mais trop tard, trop tard. Les voici tous deux au pied de la falaise, à l'entrée même du souterrain obstrué. Les rochers, craintifs, se disjointent : car Elle est la Fille du Dragon, et Il est aimé d'Elle. Une minute, et Hong-Kop libre, flotte sur le Fai-Tsi-Loung d'où le Dragon l'avait exilé. La sentence est déchirée, l'arrêt de mort aboli. Mais Yu-Tcheng-Hoa l'Exquise s'est effacée pour jamais dans la brume du soleil levant. Et dans les yeux métalliques du Fumeur, qui de sa vie n'a ri ni pleuré, des larmes naissent, très amères.

*

Hong-Kop cependant est devenu génie. Tel est le sort de ceux qu'ont aimés les princesses immortelles. Immortels aussi, leur vie se suspend entre le ciel et la terre, indéfiniment.

La mer, l'Orient, l'opium

La vie d'Hong-Kop est suspendue parmi les rochers du Fai-Tsi-Loung. Dans le labyrinthe inextricable, il cherche Yu-Tcheng-Hoa sans la trouver jamais. Et les pêcheurs d'Along et de Kebao craignent de l'apercevoir, car son apparition est mortelle.

*

Moi qui écris ceci, j'ai vu en vérité dans la brume tonkinoise, j'ai vu de mes yeux horrifiés Hong-Kop et Hai-Loung-Wang – le Serpent-Roi qui le poursuivait sur la mer. Mais j'ai survécu, parce que le même jour, au seuil du Cirque sacré, j'ai rencontré Yu-Tcheng-Hoa la clémente. Et c'est depuis que je méprise les autres femmes.

La fin de Faust

*« Il y a une autre sorte de femme songeresses,
que on appelle Fées, dictes en latin Strigæ,
lesquelles sont nourries de pavot noir,
dict opium... »*

Jean de Marcouville.

Dans sa logette à sorcelleries, le docteur Faust s'est remis à l'étude.

Bien des ans ont coulé depuis qu'il a signé le Pacte ; mais contre son âme Satan lui a vendu treize siècles de jeunesse. Le docteur Faust n'est donc plus le vieillard chauve et haillonneux qui cherchait jadis, dans cette même logette, le secret philosophal au fond des cornues noircies. Satan a tenu sa parole. Johann Faust a vingt ans, et son pourpoint brille et chatoie merveilleusement sous sa barbe d'or clair. Certes, depuis la Marguerite dont il s'est repu avant de la jeter à Satan, beaucoup de femmes ont égaré leurs doigts dans cette barbe rajeunie, et brûlé leurs âmes au feu caressant des yeux que raviva le Diable. Et la liste n'en est pas close. Pourtant, dans sa logette à sorcelleries, le docteur Faust s'est remis à l'étude.

Dans l'âtre, sur les charbons rouges, les cornues fument âprement. Il en est en verre et d'autres en grès. De leurs cols fêlés sourdent des vapeurs diversement colorées, et c'est comme un arc-en-ciel d'enfer qui diapre la cheminée noire. La table longue s'encombre d'alam-bics, de sphères et de parchemins maudits. Sur un chevalet fait en bois de potence, un tableau de verre reflète le feu des cornues, et tout

près, au fond d'un pot rempli d'eau, du phosphore luit à petits éclats sournois. Aux murs lépreux, aux solives vêtues de toiles d'araignes, de grands clous rouillés accrochent des squelettes qui parfois cliquent aux courants d'air. Et le docteur, les yeux rougis, la mine lasse, a refermé son grimoire vain ; et voici qu'il regarde à la lueur des chandelles de poix, le fauteuil vide où jadis Satan s'est assis.

Dehors, la nuit grelotte à la brise aigre du Brocken, et grince des dents lorsque les girouettes tournent trop vite aux pignons des maisons gothiques. Quand même, une femme, demi-nue sous sa longue mante à capuche, s'est risquée par les rues vides et frappe à l'huis. Elle est jeune et gracieuse, et ses yeux luisent d'une tendre clarté. Mais la porte ne s'ouvre pas, et les ferrures froides résistent aux petits poings passionnément acharnés. Trop de femmes ont franchi ce seuil ; Johann Faust est las de caresses. Pour lui, ce n'est plus rien, une tête blonde timidement blottie contre l'épaule, plus rien une pudeur lentement vaincue par la volupté. Johann Faust qui se damna pour de l'amour et de la jeunesse, est rassasié maintenant de jeunesse et d'amour... Et la visiteuse, qui pleure des larmes de honte et de désespoir, s'enfuit lugubrement vers la rivière consolatrice.

Faust, indifférent, n'écoute même point les pas plaintifs qui s'éloignent. Il regarde seulement le fauteuil vide, dont le cuir brûlé garde la trace du Maudit.

Il y a quelqu'un dans le fauteuil, quelqu'un vêtu de rouge, et dont la barbe en queue de vipère luit parfois comme les brindilles d'un fagot incandescent. Quelqu'un qui s'est assis sans qu'on le voie ni qu'on l'entende. Quelqu'un dont la main griffue se crispe au pommeau d'une rapière, et dont la jambe maigre, nonchalamment croisée, s'achève en sabot fendu.

Johann Faust regarde avec dépit son visiteur. On ne prend pas le Diable en défaut. Satan s'assied toujours trop vite sur le siège qu'on lui offre.

Le feu de l'âtre verdit et tremble ; les cornues fument une fumée noire ; une mince odeur sulfureuse suinte on ne sait d'où, juste perceptible.

« Bonjour, docteur », a dit le Diable.

Mais le docteur n'a pas répondu.

« Un temps exquis, reprend l'hôte fourchu... Ma parole, il fait presque frais dans la rue. À propos, j'ai croisé à deux pas d'ici la plus jolie fille de l'Allemagne, qui s'ensauvait à toutes jambes à la rivière, histoire de prendre un bain, qui sait ? Si je m'en étais cru, j'eus cueilli cette petite âme folle au passage. Mais vous pensiez à moi, je n'ai pas eu le temps. Foin des affaires, docteur, lorsqu'il s'agit de votre service. Je n'oublie pas ma griffe au bas de notre traité. »

Un soupir lourd qui soulève une poitrine ; et point d'autre réponse.

« Mélancolique ? Oh ! À quoi songez-vous donc ? Vous avez encore quelque mille ans devant vous, mais pas plus. Monsieur, jouissez de votre reste. Au bout du fossé la culbute ! Vous voilà toujours vermeil et frais et votre pourpoint est neuf. Vous n'aviez ma foi pas meilleur air le fameux soir du balcon de Marguerite ? Et parbleu ! Je suis bien sot : la jolie désespérée que j'ai failli cueillir tout à l'heure m'est une preuve toute chaude de l'estime où vous tiennent encore les damoiselles. Et fait comme vous êtes, qui en douterait d'ailleurs ? »

Johann Faust fixe le bavard, et murmure seulement : « Des mots. »

« Bref, mon maître, conclut Satan, que souhaitez-vous ?

— Je souhaite, fait lentement le docteur, le contraire de ce que j'ai souhaité jusqu'ici. »

« Maître, dit Faust, quand je signai ton parchemin, je fus peu sage.

» En ce temps-là j'étais vieux, chauve, branlant et radotant, les jambes cagneuses et l'échine en arc. Dans ma cervelle racornie, usée par toutes les sottises ci-incluses (il montra le fatras de la table, cornues, creusets et parchemins), dans ma cervelle sèche et malsaine, une seule idée végétait, une seule manie plutôt, la manie de vivre encore, de vivre davantage, et de m'enivrer frénétiquement de cette vie que j'allais quitter.

» Donc, je cherchais à redevenir jeune. C'était là, certes, une folie enfantine dont je me serais profitablement guéri par un peu de mort-aux-rats. J'allais m'y résigner ; tu es venu ; je le regrette. Tu as

comblé mon désir futile au-delà de tout ce que j'avais rêvé. La coupe où je voulais boire, tu l'as faite si large que je m'y suis noyé. Et cette jeunesse que les hommes épuisent communément en quelque dix ans, et dont ensuite ils se reposent jusqu'à leur mort, voilà des siècles et des siècles que je m'en rassasie, sans m'en reposer jamais.

— Vous êtes donc las, fit le Diable, et c'est du repos que vous voulez. Rien de plus simple. Que n'avez-vous parlé plus tôt ! Eh donc ! cher docteur, trop de sourires ont effleuré votre moustache, trop de balcons ont déroulé pour vous l'échelle nocturne, et, qui sait ? trop de jaloux ont hérissé votre route d'épées fâcheuses et de poignards trouble-fêtes ! Les billets doux sont galante lecture, mais ils se ressemblent entre eux. Les estocades sont passe-temps de rois, mais on s'ennuie enfin même de mener ses ennemis au cimetière. Si bien que je comprends votre nouveau goût. Et donc, nous allons redevenir vieux !

— Non, dit Faust.

— Quoi non ? Après tout, il est d'autres remèdes. La vieillesse ne vous sourit pas ? libre à vous. Et peut-être, au fait, n'avez-vous pas tort. Docteur, je conviens qu'il est importun, comme vous le disiez tout à l'heure, d'avoir l'échine en bosse et les jambes en manches de pourpoint. J'ai ouï dire, d'ailleurs, que les vieilles gens, quoique toujours oisifs, se plaignent souvent d'incurables lassitudes. Donc, point de vieillesse ! Mais je vous gage quand même que dès cette heure-ci, les belles filles se feront rares à votre porte : car je vais vous rendre en un clin d'œil, laid comme Thersite ou pauvre comme Job. Voilà, j'espère, une proposition acceptable ! Laideur ou misère, que choisissiez-vous ?

— Rien, dit Faust.

— Peste, fit Satan, vous êtes d'humeur accommodante. Savez-vous, mon maître, que je commence à voir le bout de mon rouleau ? Il vous faut du repos, et vous exigez cependant intacts votre jeunesse, votre grâce et la pierre philosophale que j'épinglai jadis à notre contrat ! D'autres que moi crieraient à l'impossible. Mais c'est un mot que mes grammairiens ont rayé de mes dictionnaires. Il nous reste un moyen, le plus sûr et qui, sans nul doute, sera de votre goût. Voici, n'est-ce pas, le Pacte dûment signé par nous deux. J'ai promis

treize siècles de jeunesse, c'est trop dites-vous, pour votre appétit. Soit ! Biffons la clause, et suivez-moi sans plus tarder. Hein ?

— Non ! cria Faust, en devenant pâle.

— Encore non ! ricana Satan. J'ai du malheur avec vous, monsieur. Mais soit, faites votre volonté ! Je n'insisterai pas davantage. Je ne vous offre rien que vous ne refusiez : gardez donc votre lot, et ne me rompez plus la tête. Sur quoi, adieu.

— Restez, dit le docteur. Le Pacte n'est pas d'un parchemin si solide que je ne puisse un jour le déchirer (il baissa la voix) et me repentir.

» Écoute. Je sais que je demande un miracle. Mais ce sont des miracles que les dévots demandent à l'Autre. Or, maître, faute de lui, c'est à toi que je m'adresse. Je veux boire sans vomir, manger sans cesser d'avoir faim, aimer sans me rassasier d'amour, vivre enfin sans ennui, ni dégoût, ni fatigue. Je veux demeurer jeune, et ne jamais me lasser de ma jeunesse. Voilà ma prière ! Et passionnément, sans haine ni rancune, je la mets à tes pieds.

— Corbleu ! cria le Diable, beaucoup plus bas, j'espère ! Êtes-vous fou d'orgueil, mon maître ? C'est le dernier arcane que vous réclamez là ; et ce ne sont pas de quelconques supplications qui vous en ouvriront la porte. Quand vous serez ce que vous voulez être, que serai-je, moi, de plus que vous ? Par mon Royaume rouge, non, vous ne saurez pas le secret. Cherchez-le seul, ou mendiez-le à d'autres, si d'autres il y a ! »

Silencieusement, le docteur prit dans le vase plein d'eau un crayon de phosphore, et traça sur le tableau de verre un *pentagramme* mystérieux qui *flamboya* dans l'ombre. Et le Diable recula soudain.

Dans la chambre maudite, les deux damnés demeurèrent en présence, muets. Lentement, l'image de feu s'éteignit sur la vitre. Et le Diable osa parler, très bas.

« Vous en savez bien long, monsieur ! Soit ! Rien ne sert donc de vous mentir. De nous deux c'est vous le maître. Ordonnez. Je n'ai point le secret qu'il vous faut. Où vous plaît-il d'aller le quérir ? »

Faust, impérieusement, étendit son manteau sur la terre.

« Il me plaît, dit-il, d'aller visiter ceux qui échappent à ton empire.

— Fort bien, soupira Satan. Je sais le chemin. »

Tous deux prirent place sur le manteau et s'envolèrent par les espaces.

« Qu'est-ce, interrogeait Faust, que cette gente magicienne qui a secoué ton joug ?

— Sais-je ? répondait Satan, bourru. Ils sont hommes et femmes mystérieux, épars çà et là dans le monde, savants armés de tous les rites qui me sont redoutables, exorcistes dangereux qui tracent des lettres de feu sur les murailles. Je les fuis sans m'informer d'eux.

— Ceux-là, répliquait le docteur, sont les mages et je les connais, car c'est d'eux que j'ai su le signe qui te force à l'obéissance. Mais il en est d'une autre race.

— Oui, disait Satan. Je sais encore d'étranges personnages, songeurs et songeresses, qui vivent en un rêve où je n'ai pas accès. Ils méprisent la terre et rient de moi. Je n'en sais point davantage.

— Chez eux, peut-être, murmurait le docteur, trouverai-je le secret que tu ne connais pas, la Paix que je cherche. »

Au-dessous de leur vol, la terre nocturne épaississait son voile. Les villes dormaient au sein de leurs murailles, les chaînes du couvre-feu tendues dans les rues ; et les campagnes désertes écoutaient frémir les peupliers frôlés par Satan.

Plus loin, des montagnes chauves bornèrent la terre habitée par les hommes. Une plaine terrible, noire de sang sec et blanche d'ossements vieux, s'étendait au-delà. Le manteau voyageur frissonna comme sous un vent d'orage, et Satan sourit.

À l'horizon, un feu surgit, rouge, et dardant au ciel d'étranges flammes tordues. Alentour des formes maigres s'agitaient. De près, Faust vit des femmes farouches qui riaient à grands éclats autour du brasier. Les unes chevauchaient des balais d'ajoncs roussis ; d'autres voletaient comme des chouettes, en brandissant seulement quelques tisons ; d'autres enfin se pendaient lascivement aux cornes d'un bouc.

« Celles-ci, expliqua Satan, sont les Italiennes. Les sorcières de France vont au sabbat sans balai ni monture ; un peu de magie leur

suffit, et de la plus grossière. Toutes d'ailleurs sont dans mes mains, et je les domine à mon vouloir par l'envie, l'orgueil, ou la colère, et davantage par la luxure. »

Elles continuaient leurs ébats, se mêlant en groupes obscènes. Faust vit avec dégoût qu'elles étaient flétries et branlantes, vieilles.

Des flammèches volaient çà et là. L'une, touchée par Satan, retomba magiquement dans la ronde, changée en un adolescent désirable, aux chairs jeunes et nues. Dans l'instant, deux sorcières se précipitèrent avidement sur lui, et, rivales, se battirent avec acharnement. Le sabbat, joyeux, s'empressa avec des ricanements et des danses. Au milieu, des cheveux et du sang s'éparpillaient, arrachés par des ongles rouges, et des dents furieuses mordaient et grinçaient.

« Toutes à moi », dit Satan.

Il cria d'orgueil dans la nuit maudite, et le manteau les emporta.

Il y eut un carrefour.

« Par là, dit le Diable, nous irons vers la Cité des Astrologues et des Mages, qui savent toutes choses.

— Leur science est creuse. À peine si j'y ai trouvé de quoi t'enchaîner et te contraindre.

— Par ici, nous irons vers les Fées et les Stryges, qui n'ont point de science ni d'exorcisme, et qui ne savent que rêver.

— Là, peut-être, dit Faust, on a su s'affranchir de ce rêve mauvais qui est la vie. »

Ils prirent la seconde route. La plaine du sabbat s'éloigna d'eux. Une lune pacifique régna sur un paysage flou, dont les lignes sans arêtes s'enroulaient en courbes songeuses. L'air fut transparent comme aux cimes des montagnes, et la nuit parut un jour sans soleil, indiciblement doux.

Un temple étroit luisait au bord d'un lac – les colonnes opalines et le fronton en pierres lunaires. Des coteaux diaphanes, penchés au-dessus, l'enfonçaient mollement en un val. Et dans ce val étranger à la terre, rien ne riait ni ne pleurait.

Près du lac s'arrêtèrent les voyageurs, et Satan, maussade, désigna le portique.

« Voici la demeure. Elle n'est point vaste ni somptueuse. Peu d'hommes ont découvert cette porte, et moins encore en ont franchi le seuil.

— Allons, dit Faust.

— Non pas ! protesta vivement le Diable. Allez tout seul, si l'excursion vous tente. Je n'ai point affaire céans, et je sais qu'il y règne certaine odeur déplaisante à mon nez délicat. Allez, docteur, et cependant, j'aurai l'honneur de vous attendre au bord de l'eau, poétiquement. À bientôt, et que les Fées vous soient favorables. »

Il s'assit près du lac, et frôla de son pied fourchu l'eau, qui, incontinent, commença de bouillir.

Faust gravit les degrés du temple. Au-dessus de la porte, une devise gravée retint ses yeux : *Ni Dieu ni Diable*. Une seconde il hésita, la main levée. Puis il poussa le battant qui ne résista pas.

Dans le temple, point d'autel, ni de statue, ni de mystère. Les fées ne sont point vêtues de pierreries, et ne portent point de baguettes ni de quenouilles.

Ce sont de simples femmes, ou du moins elles paraissent telles. Leurs corps souples s'abandonnent à des lits de repos, épars. Leurs bouches, sereines, sourient vers l'invisible, et leurs yeux clairs suivent sans lassitude le vol actif des rêves qui planent sous la voûte sacrée.

Entre les dalles d'écaille blonde, des plantes singulières prennent racine, et c'est une flore bizarre qui s'épanouit par tout le temple comme du blé dans un champ. De hautes tiges montent, alourdies de feuilles larges et longues ; des fleurs se balancent, profondes comme des coupes, et noires.

Parfois, d'un geste lent, l'une des Stryges étend son bras nu, et cueille la fleur la plus proche. Elle la respire alors longuement, puis la porte à ses lèvres, et suce la goutte noire qui perle au bord de chaque pétale.

Faust a crié : Me voici. Mais les Fées n'ont point entendu et n'ont point regardé. Elles rêvent, et mangent les fleurs de pavot noir.

Faust s'est tu. Et voici qu'à son tour il regarde vers la voûte, et respire, surpris, le parfum qui s'épand des corolles. Une ivresse

Les légendes

imperceptible s'insinue par ses narines et glisse jusqu'à son cerveau, d'abord.

La voûte est certainement vide. Ce ne sont que des vapeurs qui flottent le long des frises, et s'épanchent en volutes mêlées. Mais ces volutes s'enroulent d'étranges manières. Elles s'irisent de couleurs multiples. Elles revêtent des formes singulières, tour à tour incertaines et précises – et ces fantômes jamais vus s'agitent et commencent de vivre. Des scènes de rêve s'écrivent et s'effacent dans le temps d'un soupir, et renaissent, et se métamorphosent. Des scènes fugitives et floues, puis plus nettes. Un rêve brumeux, puis limpide, puis réel, réel autant que la réalité de la vie, davantage...

Faust, ébloui, regarde.

Près de ses lèvres, une large fleur s'est épanouie, tentatrice. Une odeur puissante monte de la corolle ouverte. Faust, du geste lent des Stryges, arrache le premier pétale, et, peu à peu, l'approche de sa bouche ouverte...

Il y a mille ans que le docteur Faust est entré dans le temple d'opale. Au bord du lac desséché le Diable attend toujours.

Le docteur Faust n'est pas ressorti.

L'échéance du pacte est déjà vieille. Du haut du firmament, la lune ironique dessine de longues cornes derrière l'ombre de Satan.

Parfois, le Diable, enragé, s'approche du portique. Mais promptement, il recule : à ce seuil, sa puissance expire ; rien là-dedans ne lui appartient.

Et le Diable retourne s'asseoir sur la berge du lac. Ses pieds de bouc ont creusé des trous rouges dans le sol, et des charbons ardents poussent autour de lui.

Bientôt, il retombera tout seul dans l'Enfer.

Deuxième époque

LES ANNALES

La peur de M. de Fierce

Que le feu comte de Fierce eût été cocu, personne n'en doutait, pas plus à la ville qu'à la cour. Mais la liste authentique des gens qui l'y avaient aidé, peu de chrétiens l'auraient su dire, car la comtesse s'était toujours montrée secrète autant que volage. Maintenant d'ailleurs vieille et prude, elle avait fait retraite au fond de ses terres en Dauphiné, et se donnait à Dieu, les hommes ne voulant plus d'elle. Les cocuages d'antan étaient donc lointains et voilés. Mais les médisants dont jamais il ne manque, n'avaient point encore rendu les armes. Et comme la principale gloire d'une belle réside dans la qualité de ses galantries, c'étaient encore propos habituels de répéter que, souvent, les greluchons de la pauvre dame n'avaient point eu de quoi la rendre bien fière, attendu que s'il s'en était trouvé qui fussent grands seigneurs, beaucoup d'autres n'avaient été que petits laquais.

Pour le vrai, c'était là supposition toute gratuite, et peut-être méchanceté vindicative de vieilles barbes jadis repoussées par Mme de Fierce. Toutefois, la calomnie prenait apparence de vérité, lorsqu'on considérait l'étrange et scandaleuse vie que menait à la cour le chevalier, fils cadet de la comtesse ; scandaleuse à ce point qu'elle décelait plutôt un laquais véritable que l'héritier d'une race de bons gentilshommes connus parmi les mieux apparentés du royaume...

Il va de soi qu'il n'est point ici question de l'aîné des fils du comte, qui fut plus tard maréchal de France après avoir épousé Mlle de Parthenay, bâtarde du Roy ; mais seulement de son cadet,

le chevalier Jean, dont la carrière fut plus courte, ainsi qu'on va le voir.

Or donc – et ceci se passait au printemps de l'an 1747 –, le chevalier de Fierce, pourvu par son frère d'une honnête légitime, fut présenté au Roy et prit rang à la cour. Sa Majesté, d'ailleurs, en avait déjà ouï parler, lui ayant, par grande bonté, fait présent à la mort du feu comte d'un régiment vacant. Il s'en était suivi que M. de Fierce, qui jamais ne fut aux armées, se trouva cependant, dès ses quinze ans, colonel de trois cents dragons amarantes. Et le Roy, qui avait bonne mémoire, le lui rappela lors de sa présentation, espérant, dit-il, que le chevalier aurait à cœur non point seulement de soutenir sur les champs de bataille l'honneur de sa maison, mais encore d'y ajouter.

Ceci semblait prédire à M. de Fierce une destinée brillante dans ce métier des armes où le poussait ainsi la faveur royale, cependant le chevalier ne sollicita point de rejoindre son régiment, qui justement combattait en Allemagne. Et tout le monde fut surpris quand on sut qu'à l'encontre de toute vraisemblance, M. de Fierce, très absurde-ment réclamait une charge pacifique et casanière qui point ne l'éloignerait de la cour. Un cadet cependant n'y pouvait espérer faire bien illustre figure. Une chanson courut les coteries, dans laquelle on vantait la prudence d'un nouvel Ulysse qui s'appelait Jean. Le Roy d'ailleurs n'en eut cure, et consentit à la requête de son Colonel – d'aucuns disent dédaigneusement.

Après tout il n'y avait rien là qui fût clairement à déshonneur. Beaucoup d'intrigants de cour acceptent le destin le plus médiocre, à condition que ce destin les approche du Roy, source de toute vaste fortune. Mais dans notre cas, les bonnes langues eurent vite fait de découvrir que le chevalier Jean n'était point un intrigant, et que l'ambition ne logeait du tout en son âme. Son désir se bornait en effet à son état, sans qu'il parût envisager d'autre gloire que celles du lit et de la table. Non qu'il fût sot. Mais son esprit suffisamment alerte et subtil, se plaisait surtout aux ruses, fourberies et finesses, ainsi qu'aux souleries et grivoiseries, qui sont le fait des gens de la plus basse extraction ; et les cabales hardies et périlleuses semblaient proprement l'épouvanter. Tous instincts qui témoignaient d'un

mérite au-dessous du vulgaire. Les poètes aiment à comparer les gens de noblesse aux bêtes courageuses qui figurent parmi les blasons et armoiries, telles que lions, licornes et léopards. Mais en vérité, s'il s'était agi de découvrir ainsi quelque bestiole, dont M. de Fierce fût l'égal par sa valeur, ç'aurait été parmi des créatures moins héraldiques, telles que faons, lièvres ou grenouilles, qu'il eût peut-être fallu chercher.

Pour trancher le mot, M. de Fierce était poltron. Et la cour sut promptement à quoi s'en tenir sur ce point.

La première aventure par quoi s'illustra cette poltronnerie vint au jour trois mois à peine après que M. de Fierce eut été présenté. À cette époque le chevalier, qui n'était ni mal tourné, ni laid de visage, avait été distingué par Mme de Cossac, dont la quarantaine demeurait avenante, et qui se plaisait principalement aux premiers feux des plus jeunes gentilshommes. Le marquis, fait à la chose, fermait les yeux si exactement, qu'à l'ordinaire il était le seul à ne rien voir. Le hasard malicieux voulut que cette fois, il vît tout, et bien malgré lui. Très fort ennuyé d'une découverte qui l'obligeait à prendre un parti, le vieux seigneur pensa d'abord solliciter du Roy une lettre de cachet pour l'infidèle, et une autre pour le séducteur. Mais à la réflexion, le grand crédit du comte de Fierce, dont une part rejaillissait sur son cadet, effraya le marquis. Si bien que, négligeant les quelque trente années d'âge qui le différenciaient du blanc-bec, M. de Cossac l'appela. La cour, attentive à l'anecdote, s'émerveilla fort de la grande bonté du marquis, et de l'honneur singulier qu'il faisait à son adversaire, simple cadet. M. de Fierce en fut tout rehaussé, et le soir même, plusieurs dames, et non des moindres, lui adressèrent en billets doux leurs vœux de victoire, s'offrant en outre, avec plus ou moins d'indiscrétion, à supplanter en son cœur les charmes un peu surannés de la marquise. Divers gentilshommes de leur côté, désireux de figurer dans un duel qui promettait d'être du dernier galant, sollicitaient le chevalier de les accepter comme seconds.

Or, le chevalier ne se battit point. Dans la nuit d'avant le combat, il chut du haut en bas d'on ne sait quel escalier malencontreux, et se brisa la jambe. M. de Cossac, selon la courtoisie, s'empressa

d'envoyer ses médecins. Ceux-ci trouvèrent le blessé dans son lit, le genou tout enveloppé de bandelettes, et deux chirurgiens suisses auprès. Mais dès qu'ils voulurent examiner la plaie, M. de Fierce s'y opposa si vivement qu'ils en conçurent quelques doutes. L'attitude demi-sérieuse, demi-plaisante des deux Helvétiques les acheva d'ébranler. Si bien qu'ils s'en retournèrent chez le marquis, annonçant à qui voulait l'entendre que le malade qu'ils venaient de voir se portait à merveille, hormis un mal fort grave qui le tenait, mais dont ils ne se chargeaient pas de le guérir – la peur.

M. de Cossac, justement indigné, fit grand éclat de la chose. Mais mal lui en prit, car le comte de Fierce, soucieux de l'honneur de son frère, se porta garant pour lui, et défia à son tour le marquis. Ils allèrent sur le pré et M. de Cossac fut tué. La cabale se tut aussitôt, encore qu'elle eût eu beau jeu de recommencer à médire, car, comme par miracle, le chevalier se trouva guéri et ingambe deux jours après la mort de son ennemi.

Mais si le duel du comte avait ainsi lavé la réputation du chevalier, ce ne fut que pour un temps.

En effet, quelques semaines plus tard, les soins de sa charge mandèrent M. de Fierce à Paris. Il s'agissait de parchemins quelconques que le Roy adressait au gouverneur de la Bastille. Rien qui fut d'ailleurs de grande importance, si bien que le chevalier partit en chaise sans nulle escorte, s'étant seulement muni de pistolets. Ce qui conduisit quelques gentilshommes des gardes à former le projet d'une mystification assez plaisante.

Le chevalier, qui ne s'en doutait guère, avait rempli son message et revenait à toutes brides, rapportant un paquet cacheté pour Sa Majesté. Or, la nuit étant noire, la pluie drue et la route déserte, M. de Fierce crut mourir d'effroi en entendant tout à coup une pistoletade, et en sentant la chaise s'arrêter net avec un cahot affreux. Ce fut bien pis quand à la lueur des lanternes, il aperçut quatre cavaliers, dûment masqués, qui menaçaient les laquais de leurs armes. Il n'en était guère besoin, car tout aussitôt, la valetaille se rendit sans résistance. Et sur l'ordre d'un des assaillants, M. de Fierce, plus mort que vif, dut mettre pied à terre, et suivre docilement ses vainqueurs jusque sous bois.

Là, on lui enjoignit de jeter ses pistolets et son épée, ce qu'il fit très volontiers ; puis de donner ses lettres, ce qu'il fit encore sans résistance ; enfin de mettre habits bas, ce qui l'effraya beaucoup. Finalement, les hommes masqués tinrent conseil à voix basse, et semblant tomber d'accord, lui signifièrent qu'ils allaient le tuer. Alors, la scène devint pitoyable. M. de Fierce se jeta à genoux, et supplia le plus humblement du monde qu'on l'épargnât, jurant d'ailleurs mille serments de ne jamais souffler mot de l'aventure, et proposant les plus extravagantes rançons. Personne ne s'attendrissant, M. de Fierce implora l'un après l'autre ses quatre bourreaux, se traînant à leurs pieds et baisant leurs mains comme des reliques. Alors, seulement, les cavaliers mystérieux s'amollirent jusqu'à lui faire grâce et tout aussitôt s'éloignèrent au galop, laissant leur victime salie de boue, trempée de pluie, ruisselante de larmes, au demeurant, en état de faire pitié.

Tout vacillant de peur, M. de Fierce courut à travers bois jusqu'à Versailles, et ne se crut en sûreté qu'une fois ses verrous tirés. Mais une horrible confusion l'attendait : sur sa table était le paquet du Roy, d'ailleurs intact, et, à côté, le cartel ironique des quatre officiers mauvais plaisants qui venaient de se jouer de lui.

L'affaire ne s'ébruita guère, aucun de ceux qui y avaient eu leur rôle ne se souciait beaucoup qu'elle parvînt au Roy. Cependant M. de Fierce y perdit le peu de considération qu'il avait encore. Et le premier éclat fâcheux qui suivit décida nécessairement de sa disgrâce.

Cette fois, le scandale fut tel que Sa Majesté ne put l'ignorer. Un soir, au jeu même du Roy, le chevalier, dont l'âme ancillaire s'obstinait à percer sous sa défroque de galant homme, crut remarquer que son partenaire, qui était le comte de Gurcy, aidait à la chance. Avec le mauvais goût le plus incroyable, M. de Fierce en prit la galerie à témoin, ce qui lui valut un fort beau soufflet de la main du comte. Chacun s'empressait à s'interposer, quand, à la stupéfaction de tous, le chevalier acceptant sans broncher l'affront insupportable qui lui était fait pria chrétiennement M. de Gurcy d'accepter son excuse, l'assurant n'avoir jamais eu le dessein de l'offenser, et ne lui gardant d'ailleurs aucune rancune de sa vivacité

justifiée. Il y eut un grand silence, et le Roy, qu'on venait d'informer, sortit aussitôt, comme si la honte d'un de ses gentilshommes eût en quelque sorte éclaboussé son manteau d'hermine. M. de Fierce, chacun s'écartant de lui en hâte, demeura seul comme une façon de pestiféré.

Le Roy tint d'ailleurs à lui marquer sa défaveur sans plus tarder. Au grand lever du lendemain comme Sa Majesté sortait de ses appartements, un groupe de courtisans vint le saluer au passage, et le chevalier de Fierce osa se mêler à eux. Mais le Roy, le distinguant aussitôt, vint droit à lui, et l'apostrophant avec ironie, s'étonna qu'un aussi brave gentilhomme, et si chatouilleux sur l'honneur, pût languir ainsi dans l'oisiveté, quand la guerre ensanglantait l'Europe.

« N'êtes-vous point d'ailleurs, ajouta Sa Majesté, colonel d'un de nos régiments ? Nous n'entendons point que vous le rejoigniez tout à l'heure, car il est à guerroyer au fond de la Franconie et votre courage répugnerait sans doute au moindre retard. Mais nous ne doutons pas qu'un soldat tel que vous ne soit aussi propre aux combats de mer comme à ceux sur terre ferme. Et c'est pourquoi, notre escadre de Rochefort étant prête à prendre le large, vous la rallierez aussitôt. Le marquis de l'Estanduère, qui y commande, vous fournira le moyen de vous illustrer, en vous assignant quelque poste digne, non certes de votre vertu, mais au moins de votre naissance et du rang que vous avez tenu jusqu'ici.

— Sire, balbutia le chevalier, tout pâissant, Votre Majesté me comble... »

Mais déjà le Roy, sans daigner même toucher son feutre, s'éloignait avec mépris.

Il fallait obéir. M. le Fierce, fort navré et tremblant, s'en fut dire adieu aux nymphes du parc, qu'il honorait d'amitié particulière. Et de vrai, l'aspect champêtre et royal tout ensemble de ces bosquets témoins de sa tranquillité disparue ne fut pas sans l'émouvoir jusqu'aux larmes. Comme, se fiant à sa solitude, il pleurait bonnement, appuyé contre le socle d'une beauté de marbre, quelqu'un qu'il n'avait point entendu marcher, toussa tout à coup devant lui. Surpris et confus, le chevalier se redressa et composa son visage. Il aperçut alors, à moins de six pas, un homme singulier, vêtu d'un uniforme

assez pareil à ceux des officiers de Prusse, et qui le regardait fixement avec des yeux immobiles. Jamais M. de Fierce n'avait vu cet homme-là nulle part.

« À qui donc, demanda-t-il un peu surpris, ai-je l'honneur de parler ? »

L'inconnu sourit et haussa doucement les épaules.

« À quelqu'un qui vous veut du bien, monsieur le chevalier de Fierce, et qui souhaite vous le prouver.

— D'où savez-vous mon nom ?

— Je sais tous les noms.

— En ce cas, j'imagine que vous ne refuserez pas de dire le vôtre ?

— Je n'en ai pas. Cependant, s'il vous plaît de m'en donner un, appelez-moi le marquis de Montferrat. »

M. de Fierce considéra curieusement celui qui se donnait ainsi du marquisat. Rien de très extraordinaire ne se décelait en lui. Cependant ses yeux, étrangement froids et lucides, ne ressemblaient point à des yeux quelconques, et le masque de son visage offrait une telle impassibilité qu'aucun âge vraisemblable n'y était inscrit.

« Monsieur, dit enfin le chevalier, je vous écoute. »

Le marquis de Montferrat s'assit sur un banc, croisa sa jambe droite par-dessus sa jambe gauche, mit son menton dans sa main et commença.

« Monsieur, je sais par le menu tous les événements qui ont composé votre vie, et si je jugeais la chose utile, je pourrais même vous révéler force aventures qui vous sont arrivées à votre insu, à commencer par celle de votre naissance. Je n'en ferai rien, par discrétion et sagesse. Je pourrais presque aussi facilement vous éclairer encore sur vos destinées futures. Mais il est infiniment préférable que vous continuiez à ne les point connaître. C'est pourquoi, bien qu'étant sorcier, et j'ose dire sorcier de quelque mérite, je ne suis point ici pour vous parler de l'avenir, non plus que du présent ou du passé ; toutes choses bonnes à oublier ou ignorer. Non ; ma visite a cause moins frivole : il m'est donné de vous rendre aujourd'hui un signalé service, si toutefois vous y consentez. »

Le chevalier écoutait bouche bée, déjà plus inquiet que surpris.

« Eh bien, monsieur, venons-y donc, reprit le sorcier après un temps. Je vous ai dit, que rien de votre histoire ne m'est obscur. Cela étant, je sais mieux qu'homme de France, mieux même que le roi Louis XV qui ce matin vous a chassé de sa Cour, les regrettables aventures qui ont mis au plus grand jour celle de vos vertus qu'il eût été le plus prudent de dissimuler avec modestie, je veux dire la couardise, lâcheté ou pleutrerie qui vous illustre particulièrement.

— Monsieur ! protesta le chevalier percé au vif.

— Ne vous offensez pas. Songez plutôt à me considérer comme une fraction de vous-même, ou s'il vous plaît mieux comme l'ange familier que vous savez attaché à votre personne. Autant que lui je pénètre vos moindres pensées. N'ayez donc aucune honte de m'entendre vous les découvrir sans ménagement, et discourir à voix haute des secrets intimes que vous préféreriez vous céler à vous-même. Les politesses et menteries de bonne société ne sont point de mise entre nous.

» Or ça donc, vous êtes, monsieur le chevalier, un poltron de rare espèce, et plus digne de porter livrée galonnée qu'épée en verrouil. D'autre part, vous voici condamné à partir pour la guerre, où la bravoure est assez à la mode. Qu'y ferez-vous, voilà ce qui m'occupe. Peut-être des actions telles que votre blason, qui est d'azur au chevron d'or, accompagné de trois nefs du même, deux et une, voguant sur mer d'argent, en sera défavorablement taché et terni. Ce qui me déplairait fort. J'ai donc résolu d'appeler mon art à la rescousse. Et je viens vous offrir un sortilège infailible, merveilleusement propre à chasser toute peur loin de vous, au jour et à l'heure qui vous agréeront.

— Monsieur, dit le chevalier, vous mystifiez agréablement. »

Le marquis sorcier s'échauffa.

« Non, monsieur, je ne mystifie point, et quant au reste, je vous trouve audacieux et mal avisé de faire l'esprit fort et le sceptique à propos de secrets authentiques et redoutables. Ayez plutôt soin de garder le silence et la crainte : car ces secrets, qui condescendent à vous secourir aujourd'hui, pourraient fort bien, sachez-le, s'irriter de votre raillerie, et se retourner contre vous ; auquel cas je ne donnerai pas de votre peau un maravédis d'Espagne. »

Le chevalier ne souffla plus.

« En trois mots, acheva le discoureur voici : ce drageoir contient quelques globules ou pilules d'une substance prodigieusement précieuse et thaumaturge à l'égal de tous les saints du calendrier. Au jour de votre principale déconfiture, vous ouvrirez ledit drageoir et mangerez lesdites pilules, en accordance avec une inscription manuscrite dont elles sont enveloppées. Après quoi, toute peur s'envolant de votre tête, vous serez au sein des pires dangers comme sont les pieux cénobites parmi les tentations du monde. »

M. de Fierce, le drageoir aux mains, se taisait.

« Qui m'assure, observa-t-il craintivement, que ces pilules ou globules ne sont pas plutôt quelque poison vénéfique que mes ennemis me dépêchent par votre entremise ? »

— Et qui donc, répliqua judicieusement le donneur de sortilèges, aurait motif à souhaiter le trépas d'un gentilhomme tel que vous, médiocre en toutes choses, et, qui pis est, mal en cour ? »

À cela le chevalier n'avait rien à répondre. Cependant, et quoique peu libertin, son esprit répugnait à prendre pour bon argent les paroles d'un sorcier en habit vert, épée de parade et catogan bien poudré.

« Saurai-je au moins, dit-il encore, le nom de cette drogue fertile en miracles ? »

— Non, lui fut-il répondu nettement. Car ce nom ne manque pas d'être mystérieux et redoutable. Toutefois, et pour que votre courage en soit affermi, je vous apprendrai que les peuples lointains les plus féconds en savoir et sagesse, tels que Chinois, Tartares, Mongols et Malais, ont soin d'user quotidiennement de cette drogue puissante, source certaine de leurs rares vertus. Et la vérité m'oblige d'avouer que je n'en suis point l'inventeur. Ce drageoir fut empli jadis à Nan-King, cité illustre de la Chine ; et ce fut le voyageur vénitien Ser Marco Polo, mon personnel ami, qui m'en fit présent.

— Me trompé-je ? fit le chevalier surpris. J'imaginai ce Vénitien mort depuis trois ou quatre siècles ?

— Depuis quatre cent quatorze ans tout juste. Mais peut-être suis-je plus vieux que vous ne le pensez », répliqua l'étrange marquis en saluant.

Et il se mit à rire, d'un rire caverneux qui semblait venir d'outre-tombe. Et ce rire acheva d'effarer le chevalier qui recula de plusieurs pas.

« Monsieur, dit-il, je consens pour vous plaire à croire comme paroles d'évangile toutes les choses incroyables que vous m'avez dites. Mais, en retour, je vous supplie de me révéler votre réelle qualité, et le mystère par lequel vous savez tous mes secrets, vous que je vois aujourd'hui pour la première fois. »

Derechef le marquis sorcier rit aux éclats.

« C'est le grand arcane même que vous me réclamez là, dit-il. Il m'est impossible de vous satisfaire. Cependant, je vous ai dit tout à l'heure que je n'avais point de nom, et je conçois qu'un esprit tel que le vôtre ait trouvé là de quoi s'effrayer. Je me rétracte donc. On m'appelle en toute vérité marquis de Montferrat, et comte de Bellamy quand je suis à Venise ; marquis de Betmar quelquefois sur les terres de mon cousin de Portugal. Et tous ces titres sont miens, aussi justement que des titres terrestres peuvent être le patrimoine d'esprits supérieurs à la terre. Il m'est encore arrivé d'être, en Espagne, avec toutes les formalités de la règle, le jésuite Aymar. En Alsace, par contre, je fus juif six mois durant, et non pas par jeu ; je m'appelais alors Wolff. Aix en Savoie me crut italien me nomma Rotondo. Plus anciennement j'eus l'honneur d'être confident de princes nombreux, parmi lesquels vous serez sans doute surpris d'entendre citer Charles II d'Espagne, Charles XII de Suède et François I^{er} de France, car ces majestés sont aujourd'hui où sont les neiges d'antan, et moi seul suis demeuré. Mon nom de France ? Dans trois années, point davantage, je serai célèbre en cette cour sous le titre dûment authentique de comte de Saint-Germain, et j'emploierai volontiers mon crédit en votre faveur. Ma naissance ? Des gens bien instruits vous diront qu'elle est royale, et qu'une princesse voyageant d'Allemagne en Castille pour y quérir sa couronne me conçut en route des œuvres d'un pur esprit mystérieux. Ces gens n'ont point tort, quoique d'autres pourraient avec bon sens leur opposer mon grand âge, qui me fait de plusieurs siècles l'aîné de la reine ma mère. N'importe, tout cela n'est qu'un rébus peu digne d'émouvoir votre perspicacité. N'en ayez cure. Gardez le drageoir ; sachez vous en

servir ; et que Dieu, maître des hommes et des sortilèges, vous ait en sa garde, ainsi que je l'en prie. Amen. »

Ce disant le fabuleux personnage fut debout, tourna le bout de l'allée et disparut.

M. Desherbiers, marquis de l'Estanduère et chef d'escadre du Roy, n'était point un homme de cour. Sa carrière s'était passée sur les diverses mers tempérées et tropicales, et s'il y avait acquis longue expérience guerrière et marine, et quelque gloire fièrement gagnée, Versailles était demeuré pour lui pays inconnu, mystérieux et royal, d'où rien ne pouvait venir qui ne fût excellent et hors de pair. En foi de quoi le chevalier de Fierce fut à Rochefort honoré d'un merveilleux accueil. D'emblée, M. de l'Estanduère le nomma son ami, et le conduisit en grande pompe à bord de la plus belle frégate de l'armement. « Elle s'appelle la *Menteuse*, déclara le brave chef d'escadre ; et de fait, elle mentit souvent, à l'espoir des ennemis du Roy qui la poursuivirent en vain. Votre valeur, monsieur le chevalier, trouvera sur ce fin corsaire de quoi s'illustrer utilement. Je sais que vous êtes novice en notre métier ; Sa Majesté m'a fait l'honneur de m'en avertir. Mais j'ai pris soin de vous donner d'excellents lieutenants, ainsi qu'un maître d'équipage que sa naissance seule a confiné dans les bas grades. Il s'appelle Kerdoncuff ; c'est un pur gars de Cornouailles, et je vais vous le présenter, si vous m'en donnez licence. Tous embarras vous seront de la sorte épargnés. D'ailleurs l'appareillage ne saurait avoir lieu avant quinze jours, et quinze jours sont justement le temps qu'il faut pour changer en vieux loup de mer un gentilhomme de votre mérite. »

La *Menteuse* était une noble frégate de vingt-six canons, des mieux bâties et des plus gracieuses qu'on ait jamais vues. Mais M. de Fierce, peu sensible à des beautés guerrières, s'attardait seulement à considérer, dans la grande batterie large et claire, la double rangée des pièces de bronze trapues et sinistres, qui dardaient vers les embrasures leurs gueules mauvaises, prêtes à cracher le fer et le feu.

Cependant sous la conduite du vaillant Kerdoncuff, M. de Fierce promena ses pas trébuchants par tous les détours de son navire.

Suffisamment prompt à comprendre et à retenir, il distingua vite les quatre mâts, qui sont l'artimon, le grand mât, le misaine et le beau-pré, et se reconnut à merveille entre la perruche, les perroquets et les cacatoès, qui sont autant de vergues toutes différentes. Il apprit que la poulaine soutient la guibre, laquelle prolonge le château de proue. Il sut enfin que le banc de quart domine le gaillard d'arrière, et que la grande enseigne se frappe à la corne. Mais il refusa tout net de jamais descendre dans la sainte barbe.

« Ces grands seigneurs, grommelait Kerdoncuff, craignent toujours de fâcheusement goudronner au fond des soutes leurs denteleries et autres colifichets dont j'ignore le nom. »

M. de Fierce apprit beaucoup d'autres choses. En la compagnie du chef d'escadre et des capitaines, qui souvent se réunissaient à souper, il sut que les guerres maritimes étaient prodigieusement fécondes en canonnades et mitrailleades, abordages, naufrages, massacres, noyades et tueries de toutes espèces. De terribles récits s'échangeaient d'un bord à l'autre de la table ronde, durant que les coupes incessamment se vidaient à la santé du Roy. Là buvaient et devisaient MM. du Chaffault, de Fromentière et d'Amblimont, ainsi que le comte Duguay et le seigneur de la Bédoyère, qui depuis s'illustrèrent grandement. Entre tous se distinguait le marquis de Vaudreuil, pour qui le chef d'escadre marquait une amitié particulière, et qui était un des plus fiers marins du temps. Au milieu de telles gens, M. de Fierce faisait petite figure, et ses anecdotes courtoisanesques ne le rehaussaient que médiocrement. Il s'efforçait cependant de s'élever au niveau de ces hommes nourris d'exploits. Mais il n'y parvenait guère. Dès le premier souper, il narra les bontés qu'avait eues pour lui Mme de Cossac, et s'attribua sans vergogne le coup d'épée dont son frère avait tué le marquis. Mais l'aventure fut accueillie fraîchement par des gentilshommes qui tous comptaient force galanteries et force duels à leur actif, et qui fréquentes fois avaient mis en terre des champions plus redoutables qu'un vieux courtisan cornard.

Quant aux récits de batailles, surprises et massacres nocturnes, où se délectaient particulièrement les capitaines de M. de l'Estanduère, le chevalier de Fierce n'en savait point, et ne se risqua pas à en imaginer devant un auditoire aussi docte.

Parfois, d'ailleurs, au plus beau des narrations épiques du marquis de Vaudreuil ou de M. d'Amblimont, M. de Fierce s'oubliait à trembler visiblement.

«Ce muguet de Versailles, s'avoua en fin de compte le chef d'escadre, n'est peut-être pas le vaillant que j'avais cru.»

La ville de Rochefort était en liesse. Le départ plus proche d'heure en heure emplissait les rues de joyeux tumulte et de débauche insouciant. Force gens partaient qui ne reviendraient pas, et pressés d'emporter dans le trépas beaucoup de plaisants souvenirs, tous s'excitaient à boire à pleins verres, à chanter de toutes leurs forces et à caresser les femmes jusqu'à pâmoison. M. de Fierce, fort enclin à ces divertissements, ne s'y mêlait pourtant qu'à peine, la peur troublant ses nuits de telle sorte qu'il en devenait malade et languissant.

Peu de jours après ce fut pis. L'escadre leva l'ancre, descendit la rivière Charente et prit le large. Il s'agissait d'escorter jusqu'aux îles du Vent un convoi considérable de cent soixante-dix voiles marchandes. M. de l'Estanduère emmenait à cet effet huit vaisseaux de ligne, lesquels s'accompagnaient de quatre frégates dont était la *Menteuse* ; et le chevalier, sitôt la côte disparue, commença de ne plus vivre.

La réalité du danger certain s'ajoutait trop brusquement aux longues appréhensions horribles qui l'avaient précédée. M. de Fierce, totalement anéanti, prétexta de son mal de mer pour ne point paraître. Le vieux Kerdoncuff guida la *Menteuse*, et le chevalier, nanti comme il convient de tisanes et de drogues, demeura perclus et navré dans sa chambre de capitaine sur une fort belle chaise longue en fibres de rotin, qui provenait de Pondichéry.

Dès la seconde journée, cette chambre, quoique claire et vaste, fut pour M. de Fierce pire à habiter que le plus funeste des neuf cercles de l'Enfer. En outre de son mal réel et douloureux, chaque heure du jour apportait sa particulière terreur au déplorable capitaine. Devant le lever du soleil, c'était la diane claironnante, commandant aux matelots, novices et mousses de mettre bas leurs branles ou hamacs. Du fond de sa couche de rotin, M. de Fierce croyait ouïr la générale qui rappelle tout un chacun à son poste de bataille. Plus tard, c'était le pavillon royal qu'on arborait pompeusement en poupe ; les soldats

de la garde le saluaient d'une salve de leurs mousquets, laquelle dressait éperdu l'infortuné chevalier, persuadé déjà que les Anglais montaient à l'abordage. Par la suite, chaque sifflet de manœuvre ou signal de canon le menait d'épouvante en épouvante, et la nuit venue, le repos ne venait point avec elle, car les matelots libérés de travail se récréaient à chanter sur l'avant, et leurs chansons étaient belliqueuses. Les paroles, distinctes dans l'air accoisé, arrivaient jusqu'à la poupe.

*Vir' lof pour lof au même instant.
Nous l'attaquâmes par son avant
À coups de z'haches d'abordage,
De piques et de mousquetons !
Nous la foutim 'z à la raison.*

*Buvons un coup, buvons-en deux
À la santé des amoureux !
À la santé du Roy de France !
Et m... pour le Roy d'Angleterre
Qui nous a déclaré la guerre.*

Les derniers vers étaient clamés à pleine gorge par tout l'équipage enfiévré. Le mot guerre sonnait farouche dans la nuit sereine. Et M. de Fierce, secoué dans son sommeil encauchemardé, se voyait alternativement noyé ou pendu, et quelquefois les deux ensemble.

Alors au paroxysme de sa peur, le chevalier saisissait le drageoir aux pilules miraculeuses et le considérait avec angoisse, comme le suprême talisman capable d'écarter la male mort de sa tête.

Et vint, par un clair soleil d'automne, et la brise marine balayant proprement le ciel bleu, la journée fameuse du 14 octobre 1747, qui fut un samedi.

À l'aube première, le brave Kerdoncuff entra en grande hâte dans la chambre où le chevalier ne reposait point : des voiles nombreuses étaient signalées sous le vent et le *Tonnant*, ainsi s'appelait le vaisseau de l'amiral, ordonnait aux frégates de chasser grand largue pour reconnaître l'ennemi.

M. de Fierce put tout juste murmurer : « Chassez ! » – puis le cœur lui manquant, il défaillit.

Le tumulte du branle-bas de combat lui rendit les sens. Alors, fouillant ses poches pour y trouver ses sels, il rencontra le drageoir que toujours il portait dans son habit. Et jugeant que jamais meilleure occasion n'advierait, il l'ouvrit.

Neuf pilules, grosses chacune comme un pois chiche, y étaient enveloppées d'un papier de soie. Le papier défait, elles roulèrent. Elles étaient noires et mates, tout à fait pareilles à de petites pelotes de résine ou de poix. Nul parfum n'en sortait. Rien de mystérieux ne paraissait en elles. Et vraiment il semblait très déraisonnable d'espérer qu'un talisman souverain se fût enfermé dans ce petit tas noirâtre qu'un souffle d'éventail eût fait voler par les fenêtres ouvertes.

Cependant le chevalier lisait le précepte manuscrit que recélait le papier de soie. Le style en était vieux et l'encre jaune.

Les neuf pilules cy-renfermées sont de pure drogue chinoise meslée seulement d'espices précieuses qui achèvent et multiplient la vertu d'ycelle drogue. Les trois premières avalées au nom de Dieu donnent la sapience et clarté d'esprit, si bien qu'en serez tout à l'heure tel que Socrate, Lycurgue ou Pythagore. Les trois suivantes, avalées de mesme versent le courage ou mépris de la Mort Camarade, si bien qu'en serez promptement plus brave que César, Hannibal ou Judas Macchabée. Et les septième, huitième et neuvième sont la mortelle dose qu'un homme ne peut essayer sans confession ; mais qui tout aussitost le hausse plus proche du Seigneur et parmi les saints et héros tels que furent Elie, Herculès et Jean le Baptiste. Dieu soit avecque vous.

— Je puis bien, pensa le chevalier, essayer des trois premières, encore qu'il ne m'apparaisse pas très clairement dans ce fatras qu'elles soient bonnes à chasser le péril.

Et il avala trois des pilules, non sans les trouver plus amères que chicotin.

Cependant, prompte comme une mouette, la *Menteuse*, toutes voiles hautes, devançait ses compagnes et se précipitait à la rencontre des ennemis.

Une après une, les voiles signalées s'élevèrent au-dessus des eaux. On compta des frégates – des vaisseaux –, ceux-ci et celles-là reconnaissables à leurs grosseurs différentes, ainsi qu'au nombre de leurs batteries peintes en blanc. Au sommet d'un mât de misaine, les vigies avertirent qu'un grand pavillon flottait. À n'en pas douter se trouvait donc là le vice-amiral d'Angleterre. Urgence était d'en prévenir le chef d'escadre.

Le vieux Kerdoncuff s'en fut en référer au capitaine.

M. de Fierce gisait toujours sur sa chaise de rotin. Il parla d'une voix fort calme, quoique lente et basse de ton :

« Je désire voir par mes yeux et ne puis remuer. Faites porter ma chaise sur le banc de quart. »

Pour la première fois, l'équipage vit le capitaine. On lui trouva bon visage, quoique pâle, et l'air convenablement résolu.

« Ces vaisseaux, interrogeait cependant M. de Fierce, ne sauraient nous canonner à moins de mille pas ? Conservez donc la bordée et faites signal à l'*Émeraude* de virer de bord pour prévenir le *Tonnant*... Je compte, n'est-ce pas, quatorze vaisseaux et cinq frégates ? Faites signal à l'*Émeraude*, que je vois encore fort en arrière... Cela va bien. Quant à nous, il serait convenable que les Anglais soient dans l'incertitude de nos desseins. Lofez donc un peu, comme afin de doubler leur ligne... »

Les vaisseaux anglais qui gagnaient au vent prolongèrent leur bordée, inquiets de la *Menteuse* et craignant un piège. Au loin, M. de l'Estanduère s'occupait à virer son convoi, qui commença de s'éloigner au plus près, tribord amures, tournant le dos à l'ennemi. Sur la *Menteuse*, les grenadiers des hunes, flairant la ruse, chantonnèrent joyeusement :

... *À la santé du roy de France !*
Et m... pour le roy d'Angleterre...

M. de Fierce interrompit la chanson.

« Pare à virer ! » cria-t-il.

Avec une surprenante clairvoyance il avait saisi la manœuvre de l'ennemi et la devançait. Plus prompt que les vaisseaux, enfin détrompés, la frégate prit les armures à tribord, et, devant que

l'amiral anglais eût entraîné son escadre, fut hors d'atteinte, précédant l'ennemi d'un bon mille marin.

« Les gens de noblesse, marmonna le vieux Kerdoncuff en secouant la tête, savent en vérité bien des choses qu'ils n'ont point apprises. Celui-ci, qui de sa vie n'a quitté le plancher des vaches, vient de manœuvrer, par deux fois, comme je n'aurais pas su faire ! »

Les vaisseaux français demeuraient au vent, distants de plusieurs lieues. Pour les joindre, l'escadre anglaise devait serrer le plus près, et perdre ainsi de longues heures. Sauf imprévu, tel que saute de brise, tempête ou calme blanc, le convoi d'ores et déjà était hors de péril. Il s'éloignait toujours, faisant force de voile. De sa chaise longue, M. de Fierce put voir un vaisseau de ligne se détacher en arrière-garde, pour couvrir la retraite des marchands. Les frégates s'espacèrent à sa suite. Et le reste de l'escadre, à savoir M. de l'Estandière avec sept vaisseaux, se forma en bataille, proues en poupes, au plus près sous les huniers.

Les Anglais chassaient en route libre, confiants dans leurs quatorze voiles. Si bien qu'ils arrivèrent en grand désordre. La *Menteuse*, gagnant de vitesse, doubla le *Tonnant* à portée de voix.

« Merci, monsieur de Fierce, cria le chef d'escadre. Feu le comte de Tourville n'eut pas fait mieux. »

Un sourire singulier éclaira la figure du chevalier. Auprès de la chaise, les timoniers observaient curieusement leur chef.

Il ne présentait rien de plus que son apparence ordinaire d'homme malade ; sauf pourtant que ses yeux quittant leur vivacité fuyante avaient pris une profondeur mystérieuse et une fixité qui inquiétait.

Sous le vent, la bataille s'engageait cependant. Il pouvait être midi. Dans l'ardeur de leur attaque, les vaisseaux anglais n'arrivaient point à la fois, mais l'un après l'autre ; si bien que les plus fins voiliers, parvenus en grande avance, furent canonnés avec une terrible vigueur, toutes les pièces françaises les prenant pour cible. Deux soixante-cans méchamment maltraités, durent presque aussitôt gouverner vent arrière pour fuir plus vite. Et l'on sut plus tard que le premier s'appelait *Lion*, et le second, *Princess Luisa*.

« Cela va bien ! fit le vieux Kerdoncuff qui était monté sur la dunette.

— Attendons », dit seulement M. de Fierce, toujours gisant, et la tête dans son coussin de soie chinoise.

En effet, le gros des Anglais parvint à l'arrière-garde française, et la combattit à son tour avec tant de fureur que l'avant-dernier vaisseau, désespérant de la victoire, rompit la ligne et se rendit. C'était une maigre coque de cinquante-six, trop faible pour d'aussi farouches épreuves. Le matelot d'arrière serra pour combler la brèche, et la bataille continua.

« Vraiment, admira le maître d'équipage, M. de l'Estanduère se défend bellement !

— À bientôt notre tour, répliqua M. de Fierce. Faites mettre en panne, nous voici trop loin du combat. »

Les timoniers appuyèrent de tout leur poids sur la roue du gouvernail, et ce faisant, ils virent le capitaine ouvrir une bonbonnière de faïence et y puiser trois dragées noires qu'il avala.

Au vent, très loin, les coques déjà disparues sous l'horizon, le convoi fuyait toujours. Sous le vent, à trois portées à peine, les Anglais, exaspérés de rage, s'acharnaient en vain contre le chef d'escadre qui luttait, vaincu, à la tête de ses vaisseaux.

Des sept, trois pourtant avaient succombé, cédant au nombre – le *Severn*, le *Fougueux*, et le *Monarque* –, mais quatre combattaient encore – le *Tonnant*, que commandait M. du Chauffault ; le *Terrible*, avec le comte Duguay à sa tête ; le *Trident*, monté par le chevalier d'Amblimont ; et l'*Intrépide*, où s'illustrait le marquis de Vaudreuil. Environnés d'ennemis, ces quatre nobles vaisseaux soutenaient héroïquement leur réputation et continuaient d'arrêter la poursuite de l'amiral d'Angleterre, prêt à se jeter sur les traces du convoi fuyant. Le soleil, éclaboussé du sang de la bataille, se hâtait vers l'horizon, triste d'éclairer la défaite inévitable d'une poignée de braves accablés pas trop d'adversaires. Et le soir brun montait de l'orient.

Une heure s'écoula encore. La mer et le ciel s'assombrirent. Autour de la fière phalange, le canon tonnait toujours. Mais le vaisseau du chef d'escadre ne se voyait plus, démâté de ses quatre mâts. Cinq ennemis s'acharnaient sur cette ruine glorieuse.

La *Menteuse*, toujours en panne, se balançait mollement sur les vagues, ses hautes voiles claquant parfois aux risées.

« Laissez porter sur l'ennemi ! ordonna tout à coup le chevalier de Fierce.

— Votre Seigneurie m'excuse, osa le brave Kerdoncuff, la place d'une frégate n'est point au feu des vaisseaux...

— Quand il s'agit de l'honneur du Roy, dit sévèrement le capitaine, il n'est plus ni vaisseaux ni frégates. Et nul n'est à son poste, s'il n'a pas un ennemi par chaque travers. »

Cela fut dit avec une noblesse hautaine. M. de Fierce gisait toujours au creux de sa chaise de rotin. Mais aux dernières lueurs crépusculaires, le maître d'équipage put voir, crûment détachée sur l'oreiller brun, une face terrible, crispée d'héroïsme, où luisaient deux yeux étincelants.

Et docile, la *Menteuse*, toutes voiles pleines, s'élança vers la bataille.

Il était sept heures passées. Hors de combat, mais entêté d'honneur, le *Tonnant* ne ripostait plus qu'à peine. Et ses compagnons sacrifiant leur salut propre au salut de l'amiral, s'occupaient seulement de le secourir.

Le comte Duguay l'avait tenté tout d'abord. Virant vent debout avec audace, il s'était approché du chef d'escadre, et s'appêtait, tout en le couvrant de sa bordée, à lui jeter une remorque. M. d'Amblimont, jaloux de la même gloire, imita sans plus tarder la manœuvre de son matelot. Une minute, la victoire à tous deux sembla sourire. Les vaisseaux dérivèrent entre les lignes, à contre-bord des Anglais, usant bravement leurs derniers boulets en de suprêmes canonnades. Mais soudain, les agrès, hachés comme chair à pâté, se rompirent au souffle du soir, et tout fut perdu. Désemparés, brisés, et, cernés de toutes parts, le *Terrible* et le *Trident* succombèrent sous le nombre. Et cédant au destin douloureux, MM. Duguay et d'Amblimont amenèrent leurs fleurs de lys, trouées à jour comme glorieuses dentelles. L'*Intrépide* tout seul demeura auprès du *Tonnant*.

Par chance dernière, M. de Vaudreuil avait encore sa mâtûre debout. Mais le *Tonnant* n'était plus qu'un ponton noyé de sang, ou pêle-mêle gisaient le capitaine avec tous ses enseignes – si bien qu'un simple cadet, chevalier de Malte, commandait à l'équipage. Il s'appelait Suffren, et pleurant de rage, refusait obstinément de rendre le vaisseau.

Or, aveuglément fidèle à son devoir, le marquis de Vaudreuil vira de bord – sans espérance –, comme avaient viré MM. Duguay et d'Amblimont. Mais la fortune volage tourna, car, dans le même temps, on aperçut une frégate surgie soudain des ténèbres, qui se jetait impétueusement dans la mêlée.

Une voix très grave et miraculeusement distincte s'éleva, dominant le canon. M. de Fierce donnait ses ordres, calme comme à la parade. Les remorques de l'*Intrépide* furent saisies par la *Menteuse*, et, au milieu d'un tourbillon de boulets acharnés tous contre elle, la frégate, dédaigneuse, porta les câbles au *Tonnant*.

« Vive le Roy ! cria le marquis de l'Estanduère. Monsieur le chevalier, vous nous sauvez l'honneur ! »

Les Anglais stupéfaits virent les deux vaisseaux prendre le large, tandis que, folle de témérité, la frégate demeurait pour protéger leur fuite.

Une minute durant, le feu cessa. Les ennemis déconcertés se recueillaient et tâchaient de voir clair au milieu de la fumée qui s'ajoutait à la nuit. Sur la *Menteuse*, on s'occupa des mourants et des morts.

« En vérité, dit M. de Fierce, je crois que je suis blessé. Y a-t-il encore un chirurgien de vivant ? »

Il n'y en avait point. Mais les timoniers apportèrent un fanal à chandelle, et le chevalier reconnut sa blessure : un boulet ramé lui avait brisé les deux jambes, et le sang coulait à larges ruisseaux de la double plaie.

« Peuh ! fit le blessé en souriant, il n'est plus guère besoin de remède, et le talisman de ce Saint-Germain n'est décidément point efficace contre le choc des bombes de fonte et de fer. N'importe au point où me voilà, je puis sans danger goûter aux dernières pilules... »

Il les avala, sourit encore avec mélancolie, et jeta le drageoir à la mer.

Tout aussitôt, les vaisseaux anglais manœuvrèrent. Dédaignant la frégate, ils poursuivirent le *Tonnant* et l'*Intrépide*. À dire vrai, la bataille avait été chaude pour eux, et beaucoup flottaient çà et là, à bout de souffle, sans désir bien vif de nouveaux hasards. Seuls, le *Devonshire*, qui était le vaisseau amiral et le *Nottingham*, que commandait Sir Philip Saumarez, rejoignirent M. de l'Estanduère ; mais le *Tonnant* ne pouvant plus rien, ils furent deux contre un.

Le *Devonshire*, assez maltraité d'ailleurs, se conduisit avec mollesse ; après quelques bordées, il renonça. Mais le *Nottingham*, suffisamment épargné jusqu'à cette heure, prit la supériorité sur l'*Intrépide*. Derechef, tout sembla perdu. Cependant M. de Vaudreuil, instruit par l'expérience à connaître la *Menteuse*, ne désespérait point, et regardait en arrière.

Il comptait juste. La *Menteuse*, délibérément, se mêla à la bataille. Par un coup inouï de hardiesse, le chevalier prit poste entre les vaisseaux combattants, et lâcha fièrement sa puérile bordée de treize pièces contre les soixante-dix canons du *Nottingham*. Cette valeur sans mesure du capitaine haussa jusqu'à l'enthousiasme le courage des derniers matelots, si bien que tout d'abord la victoire fut hésitante.

Mais de frégate à vaisseau, la proportion est comme d'enfant chétif à rude homme de guerre. Les Anglais promptement se ressaisirent, et, percée de toutes parts, la *Menteuse* commença de céder. L'*Intrépide*, toutefois, à l'abri de sa frêle protectrice, se réparait en grande hâte, et rechargeait ses canons. Car, à la guerre, il n'est si faible diversion qui ne puisse, au juste moment, violenter la fortune, et changer les revers en succès.

Pour en finir, il eut peut-être suffi que le marquis de Vaudreuil osât tirer par-dessus la frégate. Mais la *Menteuse*, à coup sûr, eût reçu sa bonne part des boulets.

« Et c'est trop grande pitié, s'exclamait le brave capitaine, d'achever ainsi ce vaillant navire dont le dévouement deux fois répété nous vaudra peut-être le salut. »

La mer, l'Orient, l'opium

Or M. de Fierce comprit l'hésitation du marquis. Les trois pilules suprêmes se dissolvaient dans ses veines, l'introduisant sans effort dans la sublime phalange des martyrs et des demi-dieux.

Il considéra le *Nottingham* qui reprenait courage, et l'*Intrépide*, dont les canons de bronze le regardaient de leurs yeux noirs, pleins du mystère de la mort ; et tout soudain, il cria :

« Par la sambleu, monsieur de Vaudreuil, qu'attendez-vous donc pour tirer au travers de nos carcasses ? Feu de bordée ! Et vive le Roy ! »

Ainsi fut fait, et si vite qu'il sembla y avoir magie. La bordée partit, foudroyant ensemble le *Nottingham* et la *Menteuse*. L'Anglais abattit au hasard, tous ses agrès rompus, et trois cents cadavres jonchant ses gaillards. Et protégés par la fumée comme les dieux de l'Olympe par les nues épaissies autour de leur fuite, l'*Intrépide* et le *Tonnant* échappèrent.

La *Menteuse*, broyée par la rafale de fer, oscilla comme une bête mourante, puis lentement, s'engloutit. Les Anglais purent seulement en sauver quelques épaves, et recueillir deux ou trois cadavres qui flottaient. Ainsi fut tirée de la mer la dépouille du chevalier de Fierce, dont le cœur avait été emporté par un boulet. Et plein d'admiration pour un si noble ennemi, lord Hawke, vice-amiral d'Angleterre, lui rendit les plus grands honneurs, et l'ensevelit dans un pavillon fleur-delysé – le propre pavillon de la *Menteuse* – sans se douter, certes, que toute sa vie, ce héros incomparable n'avait été qu'un poltron.

L'église

Quand je me réveillai, je compris tout de suite : ma montre marquait neuf heures treize. L'église était fermée. Le Suisse ne m'avait pas vu dans ma cachette, et je me trouvais prisonnier.

Prisonnier. J'ouvris la bouche pour appeler, puis je haussai les épaules. À quoi bon ? Personne ne m'entendrait. Au-dehors, il neigeait. La grande place sûrement était vide, et d'ailleurs les murailles trop épaisses. Puis qui se soucierait de mes cris ?

Non, il n'y avait qu'à attendre, attendre qu'on rouvrît pour la messe de l'aube ; attendre et me rendormir. Fichue idée qui m'était venue d'entrer dans cette diablesse d'église pour échapper une heure à la bise aigre des rues ! Fichue idée surtout, de me cacher au fond de ce confessionnal, pour y rêver aux péchés furtifs des dévotes, sournoisement avoués, avec des rougeurs, à travers la grille étroite, la voilette épaisse et la demi-nuit feutrée du sanctuaire. Par grande chance, la nef était chauffée. À pas incertains, je me risquais vers le calorifère, heurtant çà et là bancs et chaises, car il faisait terriblement noir. Très loin, dans le reculé mystérieux des arcades, une lampe rouge brûlait seule, grosse comme une étoile. Un silence énorme régnait, et chacun de mes pas éveilla dans le haut des voûtes un écho bizarre, invraisemblablement prolongé.

Près du banc des fabriciens, je trouvai un coin tiède et suffisamment confortable. J'étendis sur trois prie-Dieu ma pelisse fourrée et je me couchai, plutôt bien que mal. Alentour les chapelles, les piliers, les tabernacles me parurent monter la garde autour de moi. Et malgré

l'étrangeté du lieu, je me sentis rassuré et paisible. L'impression de mon isolement absolu se doubla d'une impression de sécurité extrême. Le monde extérieur, lointain, devint pour ma somnolence comme un péril conjuré, un péril brumeux et glacé qu'excluait la chaleur douce du vaisseau gothique, et les murs immenses, et les portes fermées. À peine si mes yeux, faits à l'obscurité, devinaient, dans les vitraux anciens, la transparence blême de la nuit neigeuse. Et aucun bruit ne perçait, sauf, très incertains et flottants, les derniers sons de cornes des tramways attardés dans la ville déserte. Et je me rendormis.

Or, cette aventure m'arrivait à Lyon, dans l'église de Saint-Jean l'Évangéliste, cathédrale métropolitaine du primat des Gaules, en l'an de grâce mil neuf cent, la septième nuit de janvier.

*

Je ne sais absolument pas l'heure qu'il pouvait être quand pour la seconde fois je me réveillai. Je voulus regarder ma montre. Mais ma boîte d'allumettes était vide. La lampe rouge que j'avais vue tantôt m'était sans doute masquée par un pilier, car je ne la vis plus.

Tout à coup, dans la nef rigoureusement vide, j'entendis marcher.

J'ignore les formes les plus usuelles que revêt la terreur chez les hommes. Dans les livres, on parle de cheveux hérissés, de sueurs froides et de tremblements convulsifs. Je n'éprouvai rien de pareil. Pourtant, j'eus si peur que, pendant quelques secondes, il me sembla devenir fou. Toute la matière pensante de ma cervelle vacilla. Des tronçons d'idées tourbillonnèrent en moi sans réussir à se rassembler, à se recoller en idées entières, si bien que je ne parvins pas même à supposer une cause, naturelle ou surnaturelle, au bruit que je continuais d'entendre. Et je restai dans le creux de ma pelisse, paralysé, foudroyé.

Les pas épouvantables parcoururent toute la nef de la grande porte au chœur. Là, ils montèrent les marches du maître-autel, et je ne les entendis plus, tandis qu'ils foulèrent le tapis. Mais, peu après, ils résonnèrent encore, lointains et voilés. Je compris qu'ils contournaient l'autel par derrière. Et après un nouveau silence – toujours le

tapis à franchir –, je les entendis redescendre la grande nef. Ils passèrent à dix mètres de moi, dix mètres ! et s'éloignèrent, lugubres, sourdement répercutés par l'écho frissonnant. Jusqu'à la porte. Là, ils s'arrêtèrent.

Que faire ? Me lever, marcher à mon tour, marcher droit vers l'être invraisemblable, qui, minuit tintant, surgissait au sein de la cathédrale inaccessible ? Cela, je ne l'aurais pas pu pour un royaume ; pas pour le cheval de Richard III ! Me taire, rester coi, sans bouger ni souffler, sans voir ni comprendre, et vivre, non, agoniser ainsi cinq, six, sept heures... combien d'heures ? Les physiologues affirment que les songes, et par conséquent les cauchemars, commencent et finissent nécessairement dans la même seconde, quelque compliqués, quelque inextricables qu'ils soient. Et pourtant qui de nous à l'éveil d'un rêve terrifiant, n'a pas senti sa raison tout près de s'envoler de sa tête, à l'éveil d'un de ces rêves moins longs cependant que deux tic-tac de pendule ? Moi, c'étaient vingt, c'étaient trente mille cauchemars successifs, ininterrompus, qui allaient s'acharner sur ma cervelle, puisque trente mille secondes me séparaient du soleil levant.

Et je compris à l'évidence que je n'y résisterais pas ; qu'au matin, les bedeaux ne trouveraient plus dans la nef, couché sur les prie-Dieu de la fabrique, qu'un cadavre, ou mieux, qu'un possédé, qu'un fou hurlant et griffant, ses yeux blancs révulsés dans leurs orbites. Et à quatre pattes, rampant entre les chaises, je me glissai obliquement, vers le milieu de l'église, blême à l'idée d'un heurt ou d'un grincement révélateur ; je me glissai jusqu'aux dalles médianes que les pas venaient de fouler. Et j'attendis, défaillant.

J'attendis longtemps ! Les pas ne se décidaient pas à venir. Je les entendais marteler lointainement les dalles sonores, à droite, à gauche, derrière. Deux fois, ils traversèrent le chœur ; j'entendis grincer la petite porte de marbre. Puis, au fond d'une nef latérale, une chaise tomba, et cela fit un long bruit bizarre qui me rassura sans que je sache pourquoi. Mais pour une minute seulement, car la peur m'étrangla de nouveau dès que les pas se rapprochèrent. Ils prenaient enfin le passage central de la grande nef, et je sentis mon cœur hésiter dans ma poitrine. Certes, en cet instant, ma vie ne tint pas à

grand-chose : le moindre inattendu, un craquement de boiserie, un soupir de vent, et j'étais mort, mort de peur, tout simplement. Mais rien ne craqua, rien ne soupira. Et je vis, de si près que j'en fus frôlé, un grand manteau brun, surmonté d'un capuchon de moine, qui tout de suite se fondit dans la nuit.

N'importe ! Je respirai de toute ma force : j'avais vu, et puisque j'avais vu, c'était déjà moins terrible. Et puis la chose avait passé tout près de moi sans me voir, sans me deviner. Et cela seul me conférait un évident avantage : de nous deux, c'était moi le mieux caché, le plus mystérieux. Homme ou fantôme, il ne tenait peut-être qu'à moi de lui renvoyer au centuple ma peur de tantôt, rien qu'en jetant une chaise à terre, ou en éclatant de rire dans le silence majestueux. Cependant, je n'osai pas encore.

L'être inconnu s'était arrêté près du maître-autel. Une fois de plus, j'avais cessé d'entendre ses pas sur le tapis des marches. Et soudain, une lumière dansa près du tabernacle. Deux cierges s'allumèrent. Et dans la petite zone éclairée, je revis le manteau brun. Le capuchon s'était renversé et je distinguai vaguement une tête d'homme, avec de grands cheveux rejetés en arrière.

Puis la vision étendit les bras, et le manteau tomba par terre. Sur la blancheur de l'autel, un corps mince et haut se dessina, vêtu d'une sorte d'uniforme bizarre, noir, brodé d'or, avec une épée. Je vis très bien l'épée, car dans le même instant, l'inconnu la dégaina, et la flamme des cierges joua sur la lame nue. C'était une épée légèrement courbe, presque un sabre, avec une garde dorée. L'homme la posa sur l'autel, puis dégrafa le fourreau, qui tomba sur les marches avec un cliquetis de métal.

Et je vis un très singulier spectacle.

L'homme noir brodé d'or quitta le maître-autel et disparut dans la nef de droite, pour revenir l'instant d'après portant dans ses mains la lampe rouge que j'avais vue tout d'abord. Cette lampe, il la posa devant le tabernacle, entre les deux cierges. Tout cela vite, sans hésitation ni tâtonnement. L'homme évidemment connaissait chaque recoin de la cathédrale, et s'y guidait dans l'obscurité comme en plein jour. Après quoi, étendant la main au-dessus de la lampe, il demeura plusieurs minutes immobile, comme s'il se fût brûlé

volontairement les doigts. Et j'entendis, dans le silence absolu, une sorte de grésillement régulier, pareil à celui d'une friture minuscule. Je regardai mieux. La main de l'homme noir ne touchait pas à la flamme : elle tenait du bout de ses doigts une longue aiguille, et par intervalles, la plongeait dans un petit flacon que je n'avais pas vu d'abord. C'était l'aiguille qui grésillait au-dessus de la lampe rouge ; l'aiguille, et la substance inconnue dont les gouttes cuisaient ainsi, une après une. Maintenant des volutes d'une fumée lourde montaient et descendaient devant l'autel, et une odeur bizarre, jamais sentie, parvenait à mes narines, ténue et puissante. Cela dura deux, trois minutes. Puis, d'un geste lent et solennel, l'homme approcha ses doigts de sa bouche et parut avaler la cendre de son parfum mystérieux.

Des pensées anxieuses flottaient en moi, des pensées de souillure et de sacrilège, de messe noire, d'envoûtement. Mais non, la porte d'or du tabernacle restait close, et, visiblement, l'homme étrange respectait le lieu saint. Deux fois je le vis montant ou descendant les marches, barrer sa poitrine d'un large signe de croix. Cet homme-là était chrétien et catholique, familier des églises, et quand j'en fus assuré, j'eus plus de trouble et plus d'inquiétude. Existait-il donc, au sein même de ma religion moderne et libérale, des cultes ésotériques dont les prêtres, vêtus de noir et d'or et ceints d'épées courbes, officiaient obscurément, loin de tous fidèles, dans la solitude des cathédrales nocturnes ? En cette même heure, d'autres pontifes pareils, au fond d'autres églises, accomplissaient des rites identiques ? Et le même encens inconnu brûlait sans doute au-dessus des lampes liturgiques, jetant par les nefs vides son arôme troublant. Jusqu'à la minute eucharistique où ces prêtres porte-glaives, élevant dans leurs doigts, l'encens épargné par la flamme, l'avalèrent comme une hostie...

Je n'avais plus peur, plus peur du tout. Mais un malaise grandissant s'emparait de mes nerfs. Trop de soupçons inquiétants assiégeaient ma pensée. Et d'instant en instant la tentation me prenait plus forte de rompre le charme de silence et de mystère dont je me sentais garrotté. Le geste, imaginé tout à l'heure – la chaise renversée sur les dalles, bruyamment –, mes doigts l'esquissaient

maintenant, sournoisement attirés par le dossier du prie-Dieu le plus proche. Une obsession de tumulte et de fracas me hantait.

J'y céдай soudain. De toute ma vigueur j'arrachai le prie-Dieu du sol et je le lançai vers la voûte. Il retomba je ne sais où avec une sorte de détonation effroyable indéfiniment répercutée par tous les échos hurlants. Et je m'attendis, défaillant d'anxiété et de désir, à la terreur soudaine et atroce de l'autre, de l'homme, là-bas, qui n'avait pas encore eu peur. Mes yeux avides s'acharnaient sur sa silhouette grave érigée au pied du tabernacle.

Or, il ne bougea pas. À peine s'il se détourna nonchalamment, pour scruter l'église noire. Une seconde, puis je l'entendis rire, rire d'un éclat bref et dédaigneux, rire en se détournant. Et l'effroi que je lui avais jeté me rejaillit violemment au cœur, réfléchi contre sa substance intrépide. Quel homme était-ce là, et quel sortilège – le sortilège, peut-être, de son encens fantastique – l'élevait si haut au-dessus des hommes mortels ?

Alors, ce qui me restait de raison vacilla et dansa, comme vacillaient et dansaient les deux cierges de l'autel. Effondré, anéanti, sans volonté de crier ni de me taire, le temps, le lieu, la vie furent des notions indistinctes dont je cessai d'avoir conscience. Point évanoui, mais falot, je vis dans une brume de rêve, l'homme noir et or remporter je ne sais où la lampe liturgique, puis ceindre son épée et ragrafer son manteau. Je le vis, non, je le devinai descendant de l'autel, et j'entendis ses pas sur les dalles, sans être très sûr que ce ne fût pas seulement l'écho de ses pas précédents qui revenait à mes oreilles. J'entendis claquer une porte et craquer des marches de bois. Enfin, et ce fut ma dernière sensation de cette nuit d'hypnose, je perçus sa présence obscure en haut de la chaire, et le pli flottant de son froc accoudé sur la rampe de velours. Les cierges, usés jusqu'au bout, clignaient et s'endormaient, restituant aux nefes profondes leur obscurité moins redoutable...

*

Sommeil, léthargie, demi-mort ? Je ne sais pas. L'aube terne, plus blême d'être neigeuse, éclaira tristement les vitraux de l'église. Des

Les annales

clés grincèrent, une porte s'ouvrit, des sacristains piétinèrent çà et là, sans me voir, sans nous voir. Car il était là, toujours. Les murs gothiques n'avaient point entrouvert pour lui d'issue miraculeuse. Je l'entendis descendre de la chaire, je reconnus son pas rythmé sous la voûte sonore. Il ne se cachait pas. Il marchait vers la porte, sans hâte. Et je le suivis, et je le frôlai en tremblant, juste assez pour sentir, *réellement*, la garde de son épée, sous son manteau ample. Il s'arrêta sous le porche, devant la place blanche de neige. Et je vis sa face humaine quelconque, et ses yeux – des yeux très fixes, dont je ne rencontrai pas le regard.

Puis il s'en alla simplement, tout de suite disparu dans la neige.

Les bêtes

Le palais du Tong-Doc est au bout de la Ville. La Ville est une capitale d'Extrême-Orient, une capitale bâtarde, mongole et malaise. Un peuple grêle et brun s'y courbe sous le joug barbare des faces blanches venues de l'ouest.

Le palais du Tong-Doc n'est cependant pas une lourde bâtisse hérissée de tourelles ou grillée de colonnades, à la mode des vainqueurs. Le vieux prince traître et servile a jeté aux orties son honneur de patriote et sa loyauté de féal ; a jeté aux orties le culte ancestral dont il colorait sa philosophie sceptique ; s'est proclamé ostensiblement Européen, démocrate, catholique ; mais conservé, non sans beaucoup d'excuses courtoises, sa sympathie à l'art différent de sa race : le palais du Tong-Doc est un parc assombri de grands cèdres, où dorment épars cinq yamens élargis de vastes terrasses. Les planchers sont de marbre et les cloisons d'ébène ; les toits, de porcelaine vernie. Partout il y a profusion de nacre incrustée. L'eau jaillit librement sous les arbres ; le vent met sa fraîcheur jusqu'au fond des dernières salles ; et jamais le soleil n'a violé même les vérandas.

Dans le yamen qui lui est réservé, sous les coups d'ailes rythmés des pankas de soie blanche, la fille du Tong-Doc, qui jadis eût été princesse, dort la sieste de midi.

Personne jamais ne l'a nommée par son nom véritable – le nom dangereux qu'on murmure pourtant chaque soir, avec regret et désir, au fond des obscures *cañhas* de la rizière. Fidèle à sa politique

souple, le Tong-Doc l'appelle Anna, comme une fille d'Europe. C'est Anna que l'on dit aussi dans le clan joyeux des lieutenants et des enseignes qui souvent viennent au Palais, jouer au tennis avec la fille du Tong-Doc, et recevoir ensuite, de sa petite main brune, une tasse de thé sucré à l'anglaise, avec de la crème et des cakes. Mlle Anna sourit et fait la révérence – on l'éduqua dans un couvent ; Mlle Anna sert d'admirables balles à sa partenaire, la jeune femme du vice-résident ; Mlle Anna professe quelque mépris pour le thé du Yunnan – une tisane d'eau chaude, ma chère ! – ; Mlle Anna flirte enfin, flirte beaucoup, et d'une coquetterie si savante que deux des aides de camp du gouverneur commencent, dit-on, à s'énervier à ce jeu. Tout pesé, Mlle Anna diffère très peu de n'importe quelle « Mlle Anna » de Paris ou de Londres ; on s'y tromperait, n'étaient le costume oriental, le sobre fourreau de soie noire agrafé d'or, et les sandales annamites, qui révèlent l'irréprochable pied asiatique ; n'était surtout, la beauté différente, moins blafarde, plus fine, plus racée, mystérieuse. N'importe ; la fille du Tong-Doc a véritablement oublié sa race et son destin aboli. Elle ignore le langage antique de l'Empire et lorsqu'elle parle de ceux qui furent ses vassaux, elle dit : *les indigènes*.

Quatre heures. Aujourd'hui, on ne joue pas au tennis. Mais deux colonels à moustaches blanches sont venus saluer amicalement le Tong-Doc. Mlle Anna donne ses ordres : on ne servira pas de thé.

« Eh là ! Mademoiselle, vous n'allez pas nous alcooliser ?

— Oh, si peu, mon colonel ! C'est un cocktail de mon imagination. On prend un doigt de marasquin, une larme de scotch-whisky...

— Et beaucoup de glace ?

— Et des tas de glace ! des icebergs ! des banquises ! Mon colonel, laissez-vous faire. »

Les képis cinq fois galonnés s'inclinent, et l'on rit aux éclats sous les cèdres antiques qui se souviennent.

Cinq heures, l'heure de la promenade. Vêtue d'une robe verte à lourdes broderies – jamais de jaune, jamais de pourpre, jamais des

couleurs impériales proscrites ! –, la fille du Tong-Doc monte en victoria pour la promenade du soir. La victoria est signée Rinder, les chevaux sont deux australiens, la race superbe qui ne vit qu'un an sous le ciel d'Indochine ; dans la Ville, point d'équipage plus élégant, mieux parisien. La livrée d'ailleurs est sombre, sans cocarde, et le vernis noir, vierge de toutes armoiries.

La promenade à la mode est une allée de parc longue, d'une demi-lieue, toute droite, sablée de rouge. Alentour, la nature asiatique étale mélancoliquement sa splendeur : rizières vertes comme des pelouses, ruisseaux emmitouflés de buissons, hauts bouquets de bambous graciles, futaies d'aréquieres aux palmes hardies. Le soleil mortel aux crânes d'Europe brode de rubis et d'émeraudes toute l'étoffe nuancée de cette verdure humide. Beaucoup de siècles durant, des Empereurs lettrés, invisibles au fond de palanquins d'or pur, ont promené leur dédaigneuse indolence parmi ces ombrages préférés.

La victoria du Tong-Doc se mêle aux autres victorias de la promenade. Deux files de voitures montent et descendent l'allée au pas des chevaux qui piaffent. Les toilettes claires, les ombrelles joyeuses, les bras nus demi-gantés de blanc – et le soleil à l'horizon, moins brutal dans ses rayons obliques –, c'est une vision d'Europe, une vision luxueuse d'Armenonville ou d'Hyde-Park. La robe verte brodée de feuillages hiératiques, ton sur ton, fait à peine une tache d'exotisme discret – à peine : Mlle Anna tient si négligemment son parasol et jette de si moqueuses œillades aux cavaliers empressés qui la saluent ! Çà et là des mains s'agitent, des bonsoirs s'échangent, jetés au vol par de fraîches voix de jeunes filles. Et déjà le soir se précipite, rayant de brun le couchant fauve, tel une fourrure de tigre. Les victorias se hâtent vers la ville. Mais, aux lueurs des lanternes, les attardés distinguent encore le sourire amusé de la fille du Tong-Doc, demeurée la dernière – un sourire très lointain, certes, du ricardement éternel que grimacent, au fond des pagodes, les idoles impériales oubliées.

Dix heures, l'heure du théâtre. L'avant-scène est fleurie d'une moisson de roses. La fille du Tong-Doc écoute *Samson*, avec le demi-recueillement qui sied. Les petites jumelles de nacre effleurent

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)